

Ateliers d'écriture

au Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups -
parc et maison de Chateaubriand

Le projet Chateaubriand #4

Recueil de la saison 2020-2021

Carambolages



ISSN : 2804-133X

ISBN : 979-10-93187-40-2

Dépôt légal : septembre 2021 pour la version papier

Ateliers d'écriture

Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups –
parc et maison de Chateaubriand

Le projet Chateaubriand

#4

Recueil de la saison 2020-2021

Carambolages

Carambolages

Département des Hauts-de-Seine
Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison de
Chateaubriand
Août 2021
Reproduction interdite © tous droits réservés
Ne peut être vendu

Conception et animation des ateliers : Laurence Verdier
Édition, relecture et mise en page du recueil : Olivia Sanchez
Photographie de couverture : CD92/Vincent Lefebvre

Depuis 2015, le Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison de Chateaubriand propose des ateliers d'écriture qui contribuent à l'un des enjeux majeurs d'une maison d'écrivain : encourager la pratique et susciter l'envie d'écrire.

En complément des ateliers d'écriture indépendants, a été inauguré en 2018 un nouveau cycle en six séances suivies, baptisé « Le projet Chateaubriand ».

Après l'écriture d'une nouvelle (printemps 2018), d'un texte aux accents romantiques (printemps 2019), de poésies en « parole claire » (hiver 2019), il s'agissait pour les participants à la 4^e édition d'écrire chacun une histoire indépendante présentant un ou plusieurs liens avec celles des autres participants, comme dans un roman choral. Ce sont ces histoires croisées qui constituent le présent recueil.

Sous la conduite de Laurence Verdier, auteure et artiste, les écrivains se sont aventurés sur les chemins sinueux de la Vallée-aux-Loups pour tricoter ensemble des histoires inventives, réalistes ou fantastiques, inspirées par le lieu et la mémoire de Chateaubriand.

Nous remercions

Laurence Verdier, conceptrice et animatrice des ateliers
d'écriture

et les participants :

Liane Copel

Léa D.

Claude Fontaine

Pascale Hamon

Dominique M.

Fabienne Mirbeau

Olivier Mourgeon

Élisabeth Tarrade

Carambolages et graines d'écritures

« Le terme "carambolage" vient du billard, lorsqu'avec une boule, on en envoie deux. C'est un système à trois bandes, qui est beaucoup plus intéressant que le ping pong ! Au lieu de renvoyer simplement d'un objet vers un autre, la relation triangulaire entre les objets conduit beaucoup plus loin. Ça fait chahuter les neurones¹ ! »

Nos neurones assurément furent chahutés. Menés par Laurence Verdier et le groupe des participants aux ateliers sur des chemins inattendus où se rencontrèrent les écrivains Yasmina Reza, Daniel Kehlmann et Jean Échenoz, mais aussi la danseuse Pina Bausch et le scénographe Peter Bapst, une drôle de sculpture en bronze, un kangourou en terre cuite, d'inquiétants insectes au-dessus d'un cadavre, un horloger traversant les époques, des arbres ayant beaucoup à nous dire, des créatures imaginaires aussi réelles que fantastiques, le chat de la Vallée-aux-Loups, Eudore, gardien de bien des secrets, plusieurs couples dont certains improbables, des scientifiques et des enquêteurs, et même le Père

1. Jean-Hubert Martin, commissaire de l'exposition « Carambolages », organisée en 2016 au Grand Palais.

Noël en personne ! Sans oublier Chateaubriand, éternel maître des lieux, qui sans doute aurait apprécié cette agitation gravitant tout autour de lui, du parc et de la maison qu'il habita et façonna, de sa vie, de ses écrits, de sa carrière littéraire et politique, de ses proches...

Nos neurones s'échauffèrent d'une idée à une autre. Nos imaginations s'entrecroisant pour tisser des réseaux de mots, de personnages, de lieux, d'objets. Nos histoires se télescopant au fil des séances et donnant naissance à autant de ricochets. Une écriture se conjuguant à la fois au singulier et au pluriel, riche des inspirations et des fantaisies de l'autre. Cet autre qui tour à tour écrit, lit, écoute, commente. Réutilise, s'approprie, étoffe, fertilise.

Très vite, des figures et décors émergèrent : un noyé, le bayou de Louisiane, un kangourou et le parc de la Vallée-aux-Loups. Autour d'eux apparurent peu à peu de nouveaux personnages, de nouveaux lieux et de nouvelles époques. De nouvelles couleurs et de nouveaux parfums. Un bestiaire onirique et la figure multiple de Chateaubriand.

Au final, neuf histoires croisées, de la Louisiane à la Vallée-aux-Loups. Des graines ramenées d'un voyage collectif au cœur de l'écriture. Semées dans la terre fertile de l'imagination. Amendées par le regard expert et bienveillant, le talent et l'écoute de Laurence Verdier qui, tel un jardinier opiniâtre et passionné, fit germer ces graines se muant au fil des séances en racines, tiges, feuilles, bourgeons, rameaux, troncs. Tous ces éléments nouant entre eux des ramifications souterraines et aériennes. Comme Chateaubriand était attaché à ses arbres,

nous nous attachâmes à nos histoires, peaufinant les caractères de nos personnages entremêlés, les décors et les événements vus sous nos différents prismes, les péripéties insolites se déroulant parfois malgré nous, rebondissant dans le texte d'un autre. Trouvant un écho évident dans ce que Chateaubriand écrivait de ses arbres de la Vallée-aux-Loups : « Il n'y a pas un seul d'entre eux que je n'aie soigné de mes propres mains, que je n'aie délivré du ver attaché à sa racine, de la chenille collée à sa feuille ; je les connais tous par leurs noms comme mes enfants : c'est ma famille, je n'en ai pas d'autre, j'espère mourir auprès d'elle². »

Si Chateaubriand n'est pas mort à la Vallée-aux-Loups, son esprit fut bien présent, témoin bienveillant insufflant à chaque participant un peu de lui, fragments remodelés au gré de nos tricotages d'écriture.

Que Laurence Verdier et tous les participants, qui bravèrent vaillamment les tempêtes de neurones et les écueils de l'écriture, soient chaleureusement remerciés et félicités d'avoir mené à bien ce voyage intemporel et connecté, agréablement hasardeux et riche de la découverte de l'univers de l'autre.

Olivia Sanchez,
coordinatrice des ateliers d'écriture

2. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre I, chapitre 1.

« (...) j'achetai près du hameau d'Aulnay, dans le voisinage de Sceaux et de Chatenay, une maison de jardinier, cachée parmi des collines couvertes de bois. (...) Cet étroit espace me parut propre à renfermer mes longues espérances (...). Les arbres que j'y ai plantés prospèrent, ils sont encore si petits que je leur donne de l'ombre quand je me place entre eux et le soleil. Un jour, en me rendant cette ombre, ils protégeront mes vieux ans comme j'ai protégé leur jeunesse. Je les ai choisis, autant que je l'ai pu, des divers climats où j'ai erré ; ils rappellent mes voyages et nourrissent au fond de mon cœur d'autres illusions. »

Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*,
livre I, chapitre 1.

Fabienne Mirbeau

La petite gigoteuse

I

J'ai toujours aimé lire, toute petite déjà. C'est maman qui m'avait appris.

Je les aimais, mes parents, et ils m'aimaient aussi. Et puis, il y a eu le malheur. J'avais 8 ans. Je jouais dans le jardin, malgré l'interdiction « tu vas prendre froid, nous sommes en automne, le jour tombe vite, la chaleur aussi, fais attention, ma petite gigoteuse ». Ce sont les dernières paroles que maman m'ait dites – fais attention, ma petite gigoteuse.

J'ai entendu de drôles de bruits, des craquements. Je me suis retournée et j'ai vu la

maison devenir comme un coucher de soleil, mais très chaud. Et puis, j'ai entendu crier. Le temps que je comprenne, la voisine m'a arrachée du sol, arrachée de ma vie. J'ai hurlé. Elle m'a emportée jusqu'à chez elle tandis que les hommes se passaient des seaux d'eau qu'ils jetaient sur le feu.

La voisine n'arrêtait pas de dire « ma pauvre petite, ma pauvre petite »... Elle parlait dans mon oreille et je n'aime pas ça. Elle me tenait serrée. Moi, je voulais revenir chez moi, voir, comprendre, me jeter dans les bras de maman.

À force de pleurer, à force de hurler, je me suis endormie.

Il y a eu ce premier réveil dans un lit qui n'était pas le mien.

Il y a eu la voisine, les yeux rougis, me disant que les hommes n'avaient rien pu faire, et que c'est fini, ma pauvre petite.

Il y a eu ce jour où je me suis échappée pour retrouver ma maison et où j'ai vu les murs noircis et les vitres brisées.

C'est le jour où j'ai compris.

Après, mon oncle Isidore, que je n'avais jamais vu mais qui était le frère de ma mère, est venu me chercher. Maman disait que notre famille était arrivée de Pologne avec le chambellan de la reine

Marie Leszczynska. C'était il y a très longtemps.

J'ai alors quitté la campagne pour Paris. Ça, j'en avais entendu parler, on disait que c'était une très grande ville, pleine de bousculades et de gens, de voitures à chevaux et de belles dames. Mon oncle Isidore était horloger. Il était riche et nous étions pauvres. C'était pour cela que nous n'allions jamais le voir. De quoi aurions-nous l'air, disait papa.

Nous sommes arrivés dans le Faubourg Saint-Germain et une dame m'a conduite dans ce qui allait être ma chambre. Une chambre rien qu'à moi.

Je ne savais pas ce qu'était une domestique, j'ai cru que cette grosse femme, Bertille, était ma tante. Heureusement, ce jour-là, je n'ai rien dit.

Mon oncle me faisait un peu peur, il était tout gris, ses cheveux, ses vêtements, et puis ses yeux, on aurait dit des éclairs. Maman aussi avait les yeux clairs, mais limpides et joyeux, on pouvait s'y perdre, on n'avait jamais peur.

— Allons, mon enfant, ne craignez rien, vous êtes ici chez vous. D'ailleurs, vous êtes désormais ma seule famille depuis que ma chère Mathilde est morte.

Mathilde, c'était ma mère. J'ai bien failli pleurer quand il a prononcé son nom. Mais j'ai dit que non, bien sûr, mon oncle, je n'ai pas peur. Ce n'était pas vrai. Sa maison était un hôtel particulier, avec des

étages, c'était tellement grand que je m'y perdrais un jour, c'était certain. J'ai vu aussi que Bertille n'était pas la seule domestique. Ils étaient plusieurs, des hommes et des femmes, mais c'est elle qui s'occuperait de moi. Elle disait qu'elle connaissait « monsieur Isidore » depuis très longtemps, bien avant ma naissance, et qu'il ne fallait pas avoir peur parce que lui aussi avait été un petit enfant, tout comme moi. J'ai demandé où était ma tante. Elle a dit que l'épouse de mon oncle était morte, qu'il ne fallait pas en parler. Jamais.

Lorsqu'il m'a interrogée, j'ai dit fièrement que je savais mes lettres. Ah, il reconnaissait bien là sa bonne Mathilde. C'était bien d'elle, ça, de m'avoir appris à lire. Il fallait continuer à m'instruire. Il a dit à Bertille qu'on devait me laisser lire ce que je voulais, même si j'étais une fille. Il a même fait venir une dame toute sèche pour m'apprendre l'histoire, la géographie, la grammaire et les belles lettres. Il disait qu'elle serait ma préceptrice. C'est elle qui m'a appris que la bibliothèque était celle de ma tante, celle qui était morte et dont il ne fallait pas parler. Jamais.

Je passais des heures dans la bibliothèque. C'était même la seule chose qui me faisait tenir en place. Je ne m'ennuyais pas, même si Bertille disait qu'il faudrait que je voie du monde et qu'elle en parlerait

à monsieur Isidore, qui n'était pas raisonnable, parce qu'une fille doit penser à se marier avant de lire des livres. Est-ce qu'on voulait que je finisse comme Wanda, toute sèche et toute seule avec mes livres ?

S'il nous entendait, Isidore s'énervait et ses yeux gris lançaient des éclairs verts. Moi, je ne disais rien, mais je préférais rester dans la bibliothèque avec ma robe marron qui agaçait Bertille, parce qu'une jeune fille doit porter des couleurs claires et qu'une jeune fille doit d'abord penser à...

— À se marier ! Oui, Bertille, je sais !

Elle et moi nous disputions sans cesse, mais nous nous aimions beaucoup. Que serais-je devenue sans elle ? Bien plus qu'à Isidore, c'est à elle que je dois d'être restée en vie.

C'est elle qui m'a retrouvée le jour où je me suis sauvée, toute seule et sans manteau dans les rues. Je devais avoir quatorze ans. Elle m'a persuadée de revenir et, surtout, elle n'a rien dit à mon oncle. Elle ne m'a pas grondée, mais écoutée et rassurée. Comme elle m'avait consolée quand, plus jeune encore, j'avais décidé de ne plus manger et de me laisser mourir pour aller vite au ciel retrouver maman. Ma décision avait vacillé devant le bol de lait brûlant, sucré au miel, qu'elle m'avait apporté.

À mes dix-sept ans, j'eus le droit d'aller de temps en temps avec mon oncle dans son échoppe. Je ne

devais pas entrer dans l'atelier. Les montres, une fois ouvertes, sont trop fragiles, je risquais les bêtises. Mon oncle n'oubliait pas que, lorsque j'étais enfant, maman m'appelait sa petite gigoteuse et il trouvait ce surnom encore fort approprié. Alors, on verrait plus tard. En attendant, j'accueillais les gens et j'allais chercher leur chapeau et leur canne lorsqu'ils voulaient partir. Leur montre aussi, quand elle était prête. Personne ne faisait vraiment attention à moi.

Un soir mon oncle remonta de son travail en proie à une grande agitation. Est-ce que j'avais noté, dans son échoppe, cette gravure représentant des bouleaux de Poméranie, l'un des seuls biens qu'il restait de notre famille polonaise ?

— Oui, bien sûr, mon oncle, je connais cette gravure. Mais je ne vois pas...

— Eh bien, savez-vous qui, pas plus tard que cet après-midi, l'a admirée ?

— Non, mon oncle, comment voulez-vous ? Je suis restée en haut toute la journée. Bertille a fait venir une couturière, parce qu'elle pense qu'une jeune fille...

— Que m'importe ce que pense Bertille ? Connaissez-vous monsieur de Chateaubriand ?

— Oui, mon oncle, je le connais, c'est un grand écrivain. Wanda m'a fait lire ses livres et m'a parlé de lui.

Isidore n'écoutait rien. Il raconta que monsieur le vicomte était bien plus qu'un écrivain, qu'il avait été ambassadeur et ministre, qu'il était pair de France.

— Figurez-vous que cet homme a parcouru le monde et connaît les Amériques. Vous rendez-vous compte, ma nièce, les Amériques ! Dans mon échoppe !

— Oui, mon oncle.

J'avais lu deux livres de monsieur de Chateaubriand et vu la gravure du portrait que Girodet en avait fait, celle où il portait ses cheveux frisés ramenés vers l'avant et avait le regard à la fois mélancolique et enfiévré. Quels orages passaient sur son front ? Avec de telles pensées, comme notre pauvre monde devait lui sembler petit !

Désormais, il ne se passait pas de semaine sans que mon oncle ne me rapporte en détail sa conversation avec celui que parfois il appelait « mon ami Chateaubriand ».

Un soir, Isidore dit que l'écrivain l'avait invité dans son domaine, drôlement nommé la Vallée-aux-Loups. Il lui montrerait les arbres qu'il avait lui-même plantés...

II

Mon oncle devait partir tôt dans la matinée. Il ne fallait que deux heures pour rejoindre la propriété de monsieur de Chateaubriand, mais Isidore craignait toujours d'être en retard. La semaine précédente n'avait été qu'agitation, énervements et réprimandes à l'encontre du cocher et des domestiques. Ils ne comprenaient rien, croyaient-ils qu'un simple horloger comme lui pouvait s'autoriser à faire attendre un pair de France ? Les chevaux seraient-ils prêts et capables de galoper tout au long de cette route ? Et d'ailleurs, le cocher la connaissait-il, cette route ? Non, bien sûr, et c'était sa faute à lui, Isidore, qui préférait toujours rester à Paris. Et si l'on se perdait ? Quelle folie, il aurait dû refuser. Mais peut-on refuser l'invitation d'un tel homme...

On le croyait calmé, il recommençait plus fort. Le cocher, qui avait toujours été bien traité, marmonnait qu'à son âge, c'était pitié d'entendre de telles paroles et que monsieur n'avait jamais rien eu à lui reprocher. Maintenant, s'il le trouvait trop vieux...

Personne dans la maison n'eut de repos jusqu'à ce que le bruit des sabots de ses chevaux s'éloigne enfin.

Quant à moi, je n'ai pas été mieux traitée que les autres. J'allais monter dans ma chambre, quand je me suis retournée pour dire à mon oncle que ce n'était pas moi mais lui qui, en ce moment, gigotait tout le temps et que ma mère avait raison de dire que c'était bien fatigant.

— Mais pour qui te prends-tu, toi ? Tu oublies donc que tu me dois tout. Que serais-tu devenue sans moi ? Tu n'étais qu'une paysanne, je fais de toi une demoiselle. Et toi...

Il ajouta qu'il ne s'attendait pas à une telle ingratitude de ma part et les éclairs de ses yeux étaient des poignards. Sur quoi Bertille se mit à crier qu'il pouvait bien s'en prendre à tout le monde et se montrer injuste avec les domestiques qui l'avaient toujours bien servi et avec elle-même s'il le voulait mais que jamais – Entendait-il ? Jamais ! – elle ne le laisserait parler de la sorte à « la petite ». Il faudrait d'abord la tuer. Le voulait-il ? Devait-elle aller lui chercher une épée ? Le tisonnier ferait-il l'affaire ? Eh bien, qu'il le dise !

Elle se tenait devant lui, imposante et rouge, les mains sur les hanches et le menton levé. Elle ajouta, non sans rouerie, que la chère sœur de monsieur, qui le regardait du haut du ciel où elle était, devait bien pleurer de le voir ainsi traiter sa fille. La colère semblait décupler sa taille. Rien ne

l'aurait fait reculer. Isidore baissa la tête. Devant elle, il redevenait le petit garçon qu'elle avait élevé.

— Allons, excusez-moi, ma nièce, je ne pensais pas ce que j'ai dit. Ne pleurez pas, je vous en prie. Je ne suis qu'une bête et la colère est décidément bien mauvaise conseillère. Et toi aussi, ma bonne Bertille, pardonne-moi. C'est que je tremble de faire attendre monsieur le vicomte et je suis si ému. C'est que, lorsque nous parlons monsieur de Chateaubriand et moi dans mon échoppe, je suis le maître, mais là, c'est moi qui serai chez lui. Cela change tout. Pensez que cet homme a approché le roi, et moi je connais si mal le monde. Allons, je reviens demain et vous raconterai tout par le menu.

Jamais mon oncle ne m'avait parlé de la sorte. Contrairement à ce qu'il croyait, je ne pleurais pas. J'avais honte. De moi, de lui, je ne sais pas. Honte. Qu'allait penser de nous ce grand écrivain ?

Je regardai par la fenêtre sa voiture s'éloigner, mais je ne descendis que lorsque l'équipage eut tourné le coin de la rue. La colère de mon oncle semblait justifier la peur que j'en avais eue, enfant, lorsqu'il était venu me chercher après l'incendie et la mort de mes parents. À l'époque, j'étais perdue dans cette maison qui me semblait si grande.

Comme aujourd'hui, j'avais pleuré une bonne partie de la nuit et, comme aujourd'hui, j'avais fini par m'endormir, épuisée.

J'appréhendais le retour d'Isidore. Pourquoi m'avait-il recueillie si c'était pour me le reprocher un jour avec tant de rage ? Cette fois-ci, les bons soins de Bertille n'arrivèrent pas à dissiper mon inquiétude. J'ai même refusé le bol de lait sucré au miel qu'elle était venue m'apporter. Pauvre Bertille, je me suis montrée bien ingrate avec toi, ce soir-là.

Mon oncle revint le lendemain en fin d'après-midi. Je n'aurais pas su dire ce qui, chez lui, était différent, mais il avait changé et affichait un air satisfait, repu, que je ne lui avais jamais vu. À table, il raconta son séjour à la Vallée-aux-Loups. Désormais, lorsqu'il disait « mon ami Chateaubriand », il n'avait plus ce léger tremblement dans la voix et cette sorte de griserie qui montrait qu'il essayait vainement de se convaincre. Maintenant, il en était convaincu.

— Sachez, ma nièce, que monsieur de Chateaubriand m'a félicité de vous laisser lire ce que vous voulez car il dit qu'il aime que les femmes lisent et puissent avoir des pensées bien à elles, même s'il pense, comme moi, que leur plus beau rôle est celui de mère.

— Oui, mon oncle.

— Monsieur de Chateaubriand s'est montré très intéressé lorsque je lui ai appris que notre ancêtre Karol était venu en France avec le chambellan de la reine Marie Leszczyńska.

— Avez-vous précisé que notre ancêtre était un valet ?

Son rire resta coincé dans sa gorge.

— Allons, allons, ma nièce, je vous connais. Vous m'en voulez encore de m'être emporté hier.

— Non, mon oncle.

— Sachez que monsieur de Chateaubriand est fort apprécié de sa majesté le roi.

— Vous n'êtes donc plus bonapartiste, mon cher oncle ?

— Petite effrontée !

L'éclair dans ses yeux sembla annoncer une nouvelle colère, car nous n'étions ni l'un ni l'autre en humeur de céder et – il avait raison – je n'arrivais pas à oublier qu'il m'avait traitée la veille de façon odieuse. Mais l'entrée imprévue de Bertille lui fit l'effet d'une pluie glacée. Il se calma d'un coup. Rit. Se servit un nouveau verre de vin, prit le temps d'en savourer une ou deux gorgées, et raconta enfin son séjour à la Vallée-aux-Loups. Seul son récit fit fondre mon ressentiment.

J'appris que le grand écrivain que j'admirais tant était aussi un botaniste et qu'il avait le projet de

planter de grands arbres dans son domaine. « Les arbres nous survivent, Isidore, ils sont les témoins de nos vies ». Il avait ramené des graines de ses nombreux voyages et espérait qu'elles pousseraient et s'acclimateraient dans ce coin de France qu'il aimait tant. Certaines commençaient déjà à pousser bravement.

— Croyez-vous cela, ma nièce, il prend lui-même la pelle et creuse la terre pour y planter de minuscules pousses qui, dit-il, deviendront des géants. N'est-ce pas extraordinaire ? Un pair de France !

Cela faisait un moment que je n'écoutais plus que distraitement les exclamations de mon oncle. À vrai dire, les arbres m'intéressaient peu. Seule une phrase résonnait dans ma tête : « monsieur de Chateaubriand aime que les femmes lisent et puissent avoir des pensées bien à elles ».

III

J'étais partagée. Une partie de moi avait envie de passer son temps à l'échoppe de mon oncle afin de rencontrer un jour monsieur de Chateaubriand et de lui dire, en lui redonnant sa canne et son

chapeau, que j'avais lu ses livres et à quel point je l'admirais. Je nous imaginais dans une discussion passionnée, laissant mon oncle à ses montres. Une autre partie de mon cœur préférait rester dans la bibliothèque, à lire, justement. Ma préceptrice, Wanda, m'y encourageait. Elle ne voulait pas que je risque d'être prise pour une domestique ou une commise. Et elle ne comptait pas trop sur Isidore pour me donner la place qu'il convenait.

— Je connais bien ton oncle, tu le sais. C'est un homme bon. Mais, il n'est pas toujours courageux et depuis qu'il a rencontré monsieur de Chateaubriand, je ne sais pourquoi, il semble que la tête lui tourne.

— Il est devenu royaliste, lui qui admirait tant l'Empereur !

— Pauvre Isidore !

Elle rit. Elle était maigre et semblait toujours triste. Je ne l'ai jamais vue autrement que vêtue de noir et sans aucun bijou ni dentelle. Ses cheveux sombres étaient toujours impeccablement coiffés en un chignon sévère. Selon Bertille, Wanda était la preuve que la lecture rendait les femmes tristes et maigres. Pourtant dès qu'elle souriait tout son visage s'illuminait et elle était très belle. Elle riait de bon cœur des retournements politiques de mon oncle et j'avais l'impression

que nous étions deux enfants.

Nous relisons *Atala* et *René* et j'apprenais la géographie en suivant sur les cartes les nombreux voyages de l'écrivain. Je me sentais à la fois mélancolique et pleine d'enthousiasme. Un jour je dis à Wanda que j'aimerais écrire des livres comme cette madame de Staël dont nous avons parlé et lu les ouvrages. Je voulais, moi aussi, aller en Italie.

— L'Italie est un pays merveilleux où l'on peut voir de magnifiques œuvres d'art. Si tu veux, je parlerai à ton oncle, je ne doute pas qu'il accepte de t'y envoyer. Je t'accompagnerai, si tu veux. J'y retournerais volontiers.

— Je pourrai donc devenir écrivain ?

Wanda se mit à rire. « Et pourquoi pas ? Mais pour cela, il faut continuer sérieusement tes leçons, n'est-ce pas ? »

Je nous imaginais, Wanda et moi, visiter les musées et admirer de mes yeux les paysages que je n'avais encore vus qu'en peinture. Le soir, j'enverrais des pages de mon manuscrit à Chateaubriand pour lui demander son avis. Je rêvais et mon rêve suffisait à mon bonheur.

Mon oncle retournait régulièrement à la Vallée-aux-Loups et un jour – insigne honneur – il avait été invité à voyager dans la voiture de l'écrivain avec

madame de Chateaubriand et une amie. Comme chaque fois, mon oncle nous faisait à son retour le récit détaillé de son séjour. L'excitation des premiers moments laissait doucement la place à la sérénité.

L'automne avançait, Isidore nous décrivait les magnifiques couleurs de la forêt environnante et l'espoir de l'écrivain de voir ses arbres prendre de telles couleurs, lorsqu'ils seraient devenus grands. Le poète aimait l'automne, le vent enflammait son imagination. Il regrettait parfois d'être trop pris par ses activités officielles, c'est à la Vallée-aux-Loups qu'il aimait vivre.

— Ni vous ni moi, mon ami, ne verrons les arbres de mon parc se parer des jaunes et des rouges que nous admirons dans les environs, mais je souhaite ardemment que cela arrive. Pour le moment, je guette la moindre de leurs avancées et cela remplit ma vie.

Au dîner, c'était comme au théâtre. Mon oncle racontait et nous écoutions. Wanda se joignait souvent à nous et Bertille prenait tous les prétextes pour passer dans la salle à manger et s'y attarder. Elle n'hésitait jamais à interrompre « monsieur Isidore ».

— Cette amie qui est venue chez monsieur de Chateaubriand est une amie de son épouse, je suppose, ou bien serait-ce plutôt une amie de

monsieur le vicomte ?

— Je ne sais pas. Mais c'est une jeune fille fort charmante.

Ce soir-là, Bertille partit en maugréant qu'elle espérait bien qu'il ne m'emmènerait jamais « là-bas » car elle ne comprenait que trop « quel genre d'homme » était monsieur le vicomte. Je ne dis rien mais elle savait que je le souhaitais de tout mon cœur. D'ailleurs, mon oncle m'avait dit un jour qu'il avait un peu raconté ma « triste histoire » et que l'écrivain souhaiterait vivement me rencontrer. Qu'attendait-il ?

— Lui avez-vous dit, mon oncle, que je lis ses œuvres et que je l'admire tant ?

— Mais oui, mais oui. Il m'a félicité de vous avoir ouvert ma bibliothèque. Quant à moi, je vous l'ai dit, je suis heureux que cette pièce retrouve un peu de vie.

À l'évocation de son épouse disparue, ses yeux se voilèrent, mais je n'ai jamais osé la moindre question. Je le laissai revenir à ses conversations avec monsieur de Chateaubriand et à des considérations politiques dont Wanda et moi nous amuserions le lendemain.

Un soir, mon oncle dit que je pourrais venir avec lui la prochaine fois qu'il irait à la Vallée-aux-Loups.

Quel pouvoir avait donc sur nous cet écrivain ?

Ce fut à mon tour de harceler mon entourage. Je ne me reconnaissais plus. Moi qui détestais essayer des robes, j'exigeai que Bertille fasse venir une couturière au plus vite. Je devais être prête car on ne savait pas exactement quand l'écrivain nous inviterait. La pauvre femme dut revenir trois fois car, ou le tissu ne me plaisait pas, ou le modèle était bien trop commun, ou mal adapté... Pourquoi ne comprenait-elle pas que j'avais besoin d'une robe pour la campagne et non d'une robe de bal ? Pourquoi me cousait-elle une robe de paysanne ? Et pourquoi ne me proposait-elle que des tissus aussi laids ? Bertille dut plusieurs fois élever la voix pour me calmer. Elle ne comprenait décidément rien au génie. Pendant les essayages, j'allais jusqu'à demander à Wanda de me lire à voix haute les passages de l'œuvre de monsieur de Chateaubriand que je préférais. Elle obéissait de bonne grâce.

Je fus enfin satisfaite de ma robe. Mon enthousiasme ne dura guère plus d'une journée, mais nous n'avions plus le temps. Je partais le lendemain avec mon oncle. Il n'avait pas voulu que Wanda m'accompagne. Il semble qu'il n'avait guère apprécié l'idée de nous laisser partir toutes les deux en Italie.

Dans la voiture, je tremblais de peur, de mes peurs d'enfant, et le voyage que mon oncle commençait à trouver trop long, me parut beaucoup trop court.

— Eh bien, Vicomte, voici donc ma nièce dont je vous ai tant parlé.

— Bonjour mademoiselle, soyez la bienvenue dans mon pauvre domaine et considérez que vous êtes ici chez vous.

Je fis la révérence comme on me l'avait appris, mais ne pouvais détacher mes regards de l'homme que j'avais devant moi. Ce grand génie était habillé comme un simple bourgeois et ses bottes étaient crottées. Il s'amusa de ma surprise.

— Vous regardez mes bottes, mademoiselle. Oui, que voulez-vous, ce matin, j'ai encore planté un arbre. Il s'agit d'une bouture du cyprès chauve que j'ai ramené des Amériques. Pour le moment, il est si petit que je lui donne de l'ombre quand je me place entre lui et le soleil, mais il grandira. Croyez-moi. Aimez-vous les arbres, mademoiselle ?

— Oh oui, monsieur. Je les adore !

— C'est que ma nièce est née à la campagne.

— Ah oui, vous me l'aviez dit, mon bon Isidore. Ma pauvre enfant, je n'ai la tête qu'à mes arbres ! Si vous le souhaitez, je vous montrerai tout à l'heure mes préférés.

— Oh oui, monsieur, s'il vous plaît.

Ses cheveux étaient gris et son front dégarni. Il était raide et malgré son habit simple, on aurait dit

qu'il portait la longue cape et le col serré propres à son rang. Il était vieux. Je me retins de rire. Dire que je n'avais pas imaginé que le flamboyant jeune homme du portrait de Girodet avait vieilli !

Au déjeuner, l'écrivain continua de parler de ses arbres, de ses projets pour son parc, des améliorations qu'il voulait faire pour ce qu'il appelait « sa maison de jardinier ». Mon oncle approuvait, relançait, s'étonnait. On ne me demanda rien.

Les allées du parc étaient propres et bien tenues. Je n'avais pas encore vu une telle campagne. Tout y était à la fois naturel et parfaitement organisé. C'est que monsieur de Chateaubriand, me dit mon oncle, a lui-même redessiné l'ensemble du parc.

— Je vous l'ai dit, mademoiselle, j'aime mes arbres plus que tout.

— Plus que vos livres ?

— Voyez, mademoiselle, cette brindille chétive est un *taxodium distichum*, un jour, il sera immense. *Latine loqueris ?*

— *Latine loquor*. Et voici donc le cyprès de Louisiane, dont vous parliez tout à l'heure.

L'écrivain éclata de rire.

— Vous êtes merveilleuse, mademoiselle.

J'ai voulu vous tendre un piège et vous m'avez magnifiquement contré. Mon ami Isidore est un bien bon parent d'avoir permis de vous instruire ainsi.

— Merci, monsieur.

Le trajet que nous suivions ne devait rien au hasard. Chateaubriand nous présentait les jeunes pousses qu'il avait plantées et qu'il aimait comme si elles étaient ses enfants... il énumérait plus pour lui-même que pour nous : *tilia platyphyllos*, *castanea sativa*, *aesculus hippocastanum*, *catalpa bignonioides*...

Mon oncle, qui n'avait pas appris le latin, affichait une mine quelque peu renfrognée. Quant à moi, j'oubliai d'un seul coup mon horreur des thèmes et remerciai Wanda de son insistance à me faire apprendre cette langue. Je m'enhardis.

— Que pensez-vous, monsieur, des femmes qui écrivent ?

— Elles ont raison, mon enfant.

— Celles qui écrivent des livres ?

Il détacha un instant son regard de ses chers arbres.

— Vous écrivez des livres, mademoiselle ?

— Non, monsieur, pas encore, mais...

— Pour cela, il faudrait d'abord que vous soyez

connue. Une femme ne peut exister si elle n'est pas quelqu'un.

— Comme votre amie madame de Staël ?

— Eh bien, mademoiselle, non seulement vous savez le latin, mais en plus, vous ne manquez ni d'esprit ni d'audace ! Et que voulez-vous écrire ?

— Des romans, monsieur. Et pour cela je voudrais aller en Italie. N'est-ce pas là qu'il faut aller lorsque l'on veut écrire ?

— Vous avez raison, l'Italie est un très beau pays et vous devriez le visiter. Mais il me semble que les femmes devraient écrire des romans édifiants. Après tout, elles sont le pilier de la famille, ne trouvez-vous pas ?

— Oui, monsieur.

— Allons, mademoiselle, jolie comme vous l'êtes, vous ferez le bonheur d'un artisan. Et vous n'aurez besoin de personne pour instruire vos enfants. Le plus beau rôle des femmes n'est-il pas celui de mère ? Vous écrirez plus tard, quand vos fils seront devenus grands.

Mon oncle, qui ne pouvait rester bien longtemps à l'écart d'une conversation, remarqua ma mine sombre.

— Isidore, mon ami, figurez-vous que votre nièce veut écrire des livres.

— Mais qu'est-ce que cela mon enfant ? Voulez-

vous me faire regretter de vous avoir laissée lire ?

— Allons, allons, Isidore, pourquoi une femme n'écrirait-elle pas ? Regardez mon amie Germaine de Staël. Ses ouvrages sont tout à fait intéressants.

Je ressentis une immense gratitude, mais je me demandai aussi qui était le vrai Chateaubriand. Celui qui ne m'imaginait pas autrement qu'en mère de famille ou celui qui déclarait joyeusement à mon oncle que les femmes pouvaient, elles aussi, écrire des livres. Ou plutôt un jardinier revenu de la vie mondaine et que les livres avaient fini par ennuyer ? Peu m'importait car désormais ma décision était prise.

— Que nous vaut ce beau sourire, mademoiselle ?

— Rien, monsieur, je pensais seulement à l'avenir de vos arbres.

Claude Fontaine

Les petites nuits de la Vallée-aux-Loups

« Ces deux cariatides ont appartenu au portique nord du Parthénon, et elles sont tombées lors du tremblement de terre de 1805. Je les ai rapportées de Grèce pour les installer sur le versant sud de ma demeure », aime à raconter François-René de Chateaubriand.

L'une, Athénia, est brouillon et asociale, l'autre, Héléné, est ordonnée, malicieuse, voire mystérieuse.

Au début, les cariatides ont partagé la même pose, la même couche, et dans leur jeune âge cela leur a convenu pour s'inventer des histoires, et particulièrement des bêtises, comme poser des lapins à Eudore ou attraper des lurettes.

Puisqu'il vient d'être fait mention d'Eudore, arrêtons-nous un instant pour vous le présenter. Eudore est un personnage essentiel à notre histoire car il règne de toute éternité sur la vie de la Vallée-aux-Loups.

Chat du domaine, Eudore est le fidèle compagnon de Chateaubriand.

Eudore a le poil épais et soyeux du chat libre de ses promenades. Il mène une vie semi-sauvage dans le vaste parc. S'il était plus prolixe, Eudore aurait bien des choses à raconter !

Eudore orchestre avec majesté les festivités nocturnes, depuis la méridienne emblématique de la Maison.

Quant à nos cariatides, leur complicité s'effrite à l'adolescence lorsqu'elles acquièrent leur indépendance.

Alors Athénia prend toutes les mauvaises bifurcations, et elle développe un caractère guerrier et grognon.

Tandis qu'Héléna dispose enfin de toute latitude pour mener ses activités fantasques, d'autant que Chateaubriand lui accorde d'emblée son attachement et sa confiance.

Pour l'heure, les deux cariatides sont les sœurs ennemies. On dit Caïn et Abel, pour les frères

jumeaux, on dira Athénia et Héléna, pour les sœurs jumelles. Si bien que pour calmer la haine virulente et constante entre elles, Chateaubriand fige Athénia sur place. Mais ce faisant, il induit à son insu qu'Héléna endosse la haine d'Athénia.

Ajoutons qu'Héléna est fort jolie.

Altier est son port de tête. Sa chevelure orne sa figure de deux tresses symétriques ramenées en chignon sur la nuque, coiffure qui rehausse la pureté parfaite des traits de son visage.

Délicatement ourlée, sa bouche est mise en valeur grâce à son sourire énigmatique, légèrement mutin.

Couvrant chastement ses épaules, l'élégant drapé est une longue robe blanche qui épouse la silhouette onduleuse et sensuelle d'Héléna.

Le marbre dans lequel Héléna est sculptée est d'un grain rosé si fin qu'il conviendrait à un voluptueux sujet vivant, au délicat modelé des chairs.

En un mot, on ne peut trouver femme plus séduisante.

Chateaubriand, qui a fait de sa vie un chef-d'œuvre, s'est naturellement épris d'Héléna, qui n'est rien moins qu'un chef-d'œuvre de la statuaire antique grecque.

D'ailleurs, Madame Récamier l'a si bien compris qu'elle s'essaie à imiter son maintien de déesse et son sourire énigmatique lors des longues poses sur sa méridienne !

Parmi les nombreux plaisirs qu'Hélène s'est attribués, l'un d'eux l'occupe chaque jour. Familière des oiseaux qui séjournent dans le parc, alouettes et tourterelles, grives musiciennes, elle les rassemble pour former le « Chœur des oiseaux », à dix-sept heures, avant que ne s'annonce le déclin du jour.

Alors Eudore rejoint Hélène sans tarder car il aime autant qu'elle le « Chœur des oiseaux ». Pas pour les mêmes raisons, avouons-le. En effet, Hélène est mélomane tandis qu'Eudore a des rêves félins.

Lorsque les oiseaux chantent « alouette, je te plumerai... », il salive de gourmandise. Il imagine toujours que l'une d'elles tombe raide à ses pattes dans un tourbillon de plumes.

À ce moment précis, Hélène éclate de son rire cristallin qui tintinnabule et répond en écho aux quatre coins de la vaste prairie.

Disons à présent quelques mots du Kangourou, qui va apparaître sous peu dans notre histoire.

Le Kangourou est un personnage haut en couleur, non pas tant à cause de son pelage roux que

parce qu'il est facétieux, mais toujours d'agréable compagnie et joyeux luron.

Grands amis, Eudore, Hélène et le Kangourou font un merveilleux trio pour impulser les fantaisies musicales dans le parc chaque fois que le Maître réside à la Vallée-aux-Loups. C'est le cas actuellement.

Chateaubriand apprécie la Vallée-aux-Loups comme lieu de retraite pour écrire ses livres, se reposer des turbulences de Paris et de ses contraintes professionnelles, et lors de ses retours de voyage. Grand voyageur, il a l'idée ingénieuse de glaner des graines pour orner son parc de la Vallée-aux-Loups.

De ses voyages en Louisiane, Italie, Grèce, Liban, il rapporte des graines de cyprès chauve, magnolia, bougainvillier, cèdre, sans oublier les graines de rhododendron, qu'il collecte dans sa Bretagne natale, et sur d'autres terres dont nous lèverons bientôt le secret.

À présent, Chateaubriand rentre de l'un de ses voyages. Il se promène dans son parc et découvre avec joie la croissance de chacun de ses sujets. Il n'est pas loin de considérer le parc comme l'une de ses créations au même titre que ses œuvres littéraires.

Apportons maintenant quelques précisions sur le Cyprès chauve de Louisiane, qui vous permettront une meilleure compréhension de la suite de l'histoire. Le Cyprès chauve est un arbre de belle prestance, bien ancré dans le sol grâce à son tronc solide, voire ventru. Il élève son feuillage souple et gracieux vers le ciel. Il présente des racines aériennes.

Il est de caractère taciturne et bilieux. Il s'ennuie. De sa terre natale de Louisiane ; de Chateaubriand dès que ce dernier s'éloigne du domaine. De...

Peut-être a-t-il été trop flatté par son maître.

Le Cyprès chauve attire à lui quiconque passe à portée de voix.

Soudain retentit un cri rauque, abyssal : c'est la voix du Cyprès chauve ; lequel appelle le Kangourou qui gambade dans la prairie. Il envie sa mobilité et se plaint cette fois de sa sédentarité. « Heureux bipède, toi qui erres dans le parc, quels sont les potins de la vie du domaine ? » Puis il interpelle Eudore. « Quand le Maître fera-t-il sa promenade ? Pour flatter mon envergure florale et racinaire ? Pour parler de ma Louisiane natale ? »

« On ne louera jamais assez tes racines aériennes qui sont des sièges bien pratiques lors des concerts nocturnes », s'exclame Eudore, qui pense qu'un compliment égayera le Cyprès chauve.

Le jardinier a fermé le portail à l'entrée du parc. Le Maître est rentré, seul. La nuit est venue.

Nous nous transportons au pied du Cyprès chauve. C'est ici que le décor est planté pour le premier divertissement. Ainsi en a décidé Eudore.

Eudore orchestre alors de sa truffe ridée une bien étrange pantomime. Il se dresse, telle Bastet l'Égyptienne, sur la méridienne adossée aux ruches.

Puis il invite le Kangourou à danser avec Hélène un pas de deux devant le Cyprès chauve de Louisiane.

Autour du Cyprès, le sol spongieux devient bayou. S'exhale alors une senteur de sous-bois tropical. Le marigot frissonne et la tête du crocodile affleure à la surface de l'eau. Il est prêt, à l'affût de la proie. Pourquoi pas ce matou qui siège en maître sur la méridienne ?

Eudore émet un miaulement langoureux. Le parc allume toutes ses lucioles.

Alors émane une touffeur moite de sueur. De la profondeur du feuillage surgit un chœur de voix basses et râpeuses qui chante sans fin des negro spirituals. C'est la sombre et lente mélodie des esclaves noirs qui travaillent, harassés, dans les champs de Louisiane, à récolter le coton.

Puis le Cyprès chauve rentre dans l'ombre.

Des lucioles clignent, s'éteignent. D'autres

s'allument, dessinent un chemin qui mène jusqu'au rhododendron lilas au haut bout de la prairie, qui fleure bon le foin fraîchement coupé.

Ses graines pourraient provenir de Bretagne. Mais non. Ses graines sont originaires d'Écosse.

Dans ses Mémoires d'outre-tombe, Chateaubriand fait une brève allusion à ce voyage.

C'est lors d'un séjour en Angleterre que Chateaubriand monte jusqu'en Écosse, et très précisément à Luss, sur la rive ouest du Loch Lomond. Il trouve le site si beau qu'il collecte là même les graines de ce rhododendron.

Héléna et le Kangourou ont suivi le chemin des lucioles, que reflète la voie lactée scintillante, et s'arrêtent au pied du rhododendron lilas. Il est en pleine floraison. C'est pourquoi Eudore l'élit comme site musical de notre second intermède.

Le Kangourou approche la méridienne du rhododendron. Eudore ouvre le spectacle d'un frémissement de truffe.

Les lucioles braquent leur lumière sur le rhododendron. La voûte céleste se déchire, le firmament se couvre de ciels gris aux nuages galopants, qui diffusent un reflet argenté sur la rive du Loch. On dirait un écrin brillant que longent les hautes collines. Moutons et pierres blanches

saupoudrent la lande et les bruyères fleuries. Le vent d'ouest dégage une fraîche odeur marine.

Puis, depuis le tréfonds du rhododendron, la harpe celtique égrène ses notes glissées entraînant à la danse, ses motifs répétés en refrain, ses broderies variées. Une voix féminine aux sonorités argentines chante alors la ballade du Loch Lomond, « En passant par ses riantes rives et ses charmantes collines... », dont les paroles sont si émouvantes que tous et toutes sortent leur mouchoir en dentelle afin d'y recueillir leurs larmes émues.

Héléna s'attendrit et se surprend à penser que les humains savent s'émouvoir des belles choses. Elle-même ressent un doux frisson et deux larmes coulent sur ses joues.

Puis la voûte céleste se referme. La lumière laiteuse de la lune recouvre la prairie.

Le repos nocturne s'installe sur le parc et dans la demeure.

Depuis la porte-fenêtre du grand salon, Chateaubriand a apprécié les fantaisies musicales. Il est rentré et il a laissé la porte-fenêtre entrouverte. Il espère attirer Héléna.

De retour vers son portique, Héléna voit le signal qui l'invite à rejoindre Chateaubriand.

Hélène est troublée de l'invitation. Elle se parfume de son envoûtant parfum Souffle de Rose. Puis elle gravit la volée de marches du grand escalier et prend à droite le couloir qui mène jusqu'à la chambre à la méridienne. Hélène s'allonge sur la méridienne.

Hélène est toute aux paroles de François-René qui lui lit les poèmes du barde romantique écossais Robert Burns, « Mon amour est comme une rose vermeille », en lui tenant la main.

À cet instant, il eût suffi de presque rien pour qu'Hélène abandonne son cœur de pierre et prenne cœur humain. Sans doute, eût-il fallu qu'elle renonce à son éternité. Mais elle ne le peut pas. Quelque chose l'en empêche. Elle ne peut tendre vers l'humain qu'à la faveur de la nuit.

Les poèmes de Robert Burns ont tenu éveillés François-René et Hélène tard dans la nuit, de sorte qu'il finit la lecture au petit matin.

Lorsque François-René tente d'enlever sa main, Hélène la tient serrée, très serrée, comme un étau. Ses doigts bleuissent.

François-René ne peut que suivre Hélène qui l'entraîne vers l'alcôve. Il est subjugué, aimanté, et paraît comme transporté vers sa couche. Il n'a pas vu que le sourire d'Hélène s'est mué en cruauté

spectrale, que ses grands yeux blancs sont devenus durs, méchants.

François-René osait croire à une douce étreinte passionnée. Au lieu de cela, il blêmit sous l'étreinte pétrifiante d'Hélène. Il pressent le moment où il va succomber à la séduction maléfique. Il craint d'y perdre la raison, la vie, d'oublier Juliette.

Il se débat comme dans un mauvais rêve.

Déjà se font entendre les discrets pépiements de la chorale ailée. Rouge-gorge, coucou, mésange charbonnière, saluent tour à tour l'approche de l'aube. L'emprise nocturne d'Hélène cède.

Entre l'aube, qui blanchit l'horizon, et l'aurore, qui rosit le ciel, Hélène fuit. Être de la nuit, elle redevient pierre à l'orée du jour.

Hélène pose le coussin sur sa tête, se cale sous le portique de la Maison et s'immobilise, de marbre.

Le disque solaire empourpre la façade de la demeure et les cariatides.

L'astre solaire frappe la pupille d'Hélène dont l'éclat s'est éteint.

Le soleil réchauffe le corps froid de Chateaubriand.

Olivier Mourgeon

Un témoin digne de confiance

À la nuit tombée, on dit que le parc de la Maison de Chateaubriand se transforme et que d'étranges phénomènes s'y produisent.

Si l'on en croit les rumeurs, des arbres et des objets seraient alors aussi vivants que vous et moi.

Une personne digne de confiance qui tient à conserver l'anonymat, prétend s'être volontairement laissée enfermer dans le parc à la tombée de la nuit pour en avoir le cœur net. Précisons juste qu'il s'agit d'une scientifique reconnue par ses pairs.

Elle a ainsi rapporté les faits et propos suivants avec rigueur et objectivité, en s'abstenant de tout commentaire et en les présentant dans l'ordre où elle en a eu connaissance.

Elle affirme notamment s'être entretenue avec trois « personnages », le cyprès chauve de Louisiane, la cariatide et le kangourou, et mêle donc le récit et les citations.

Elle indique que la cariatide a été un témoin capital en lui rapportant l'essentiel de ses observations sur le comportement du kangourou et du cyprès chauve.

Voici donc les faits, tels qu'ils m'ont été livrés, je vous laisse juge...

Notes sur le kangourou (d'après la cariatide)

Il est d'un naturel optimiste et joyeux, du moins tant qu'on n'entrave pas ses actions. Il peut alors se montrer irrité voire menaçant.

Le kangourou se dit : « c'est dans la poche ! »

Il sort la montre à gousset. L'horloger de Chateaubriand l'examine rapidement et la repose sur le comptoir, sûr de lui.

— C'est une simple question de ressort. Pourtant vous n'en manquez pas !

L'horloger ne peut dissimuler un léger sourire.

Le kangourou a l'air agacé.

— Je plaisante, je vais changer le ressort et votre montre sera comme neuve, vous pourrez retourner

en 2020 dans le bayou...

À ces mots, le visage du kangourou s'illumine.

— Si vous voulez faire un petit tour en attendant, je devrais avoir terminé dans une demi-heure.

— Merci, je préfère attendre là.

Il est hors de question qu'il quitte sa précieuse montre des yeux.

Une vingtaine de minutes plus tard, il repart en bondissant joyeusement, la montre bien calée au fond de sa poche.

Sur le moment, l'idée lui paraît géniale. Il peut ainsi retourner dans le bayou et sans doute effacer toute trace indésirable...

Mais pendant la mauvaise nuit qui suit, il commence à ruminer tout un tas de sombres pensées et envisage les pires scénarios.

Pourquoi a-t-il parlé du bayou ? Comment est-il au courant ? Et si jamais il parle, on fera vite le lien... Il faut retourner voir cet horloger au plus vite et lui tirer les vers du nez. Épuisé, il finit par s'endormir au petit matin.

Monologue du kangourou

Je ne sais pas si c'est moi qui vieillis ou bien le monde qui change, mais j'ai de plus en plus l'impression que la situation m'échappe, que

je ne contrôle plus rien.

Je pensais naïvement que cette montre à gousset me donnerait un avantage, que je pourrais continuer à aller et venir à ma guise entre la Vallée-aux-Loups et la Louisiane. Gambadant joyeusement, sans jamais m'attacher.

Je ne demandais pourtant pas grand-chose, juste cette liberté de voyager, liberté dont bénéficient même certains arbres par ici.

Mais c'était sans compter avec la convoitise de cet horloger.

C'est trop injuste !

Aujourd'hui son avidité risque de me perdre.

C'est sur le cyprès que nous allons nous pencher maintenant si vous le voulez bien.

On ne sait pas si c'est sa calvitie précoce qui lui donne cet air bougon.

Toujours est-il qu'en dépit d'une silhouette plutôt élancée et élégante qui devrait a priori l'aider à être bien dans son écorce, on a toujours l'impression de le déranger. Nous savons que quitter son bayou n'a pas été chose facile.

Mais après tant d'années passées à la Vallée-aux-Loups, il aurait pu faire quelques efforts pour s'acclimater. Tant d'autres de ses collègues ont bien su s'intégrer.

Il nous rappelle ces Anglais qui après trente ans passés en France sont incapables d'articuler plus de deux mots en français et se comportent comme des colons...

Le kangourou, par exemple, ne nous impose pas une mine contrite, une mauvaise humeur à répétition, il saute joyeusement dans le parc maintenant que l'horloger de Chateaubriand a réparé sa montre. Pareil pour moi (la cariatide), pourtant je porte un sacré fardeau.

Eh bien ça ne m'empêche pas d'accueillir chaque visiteur avec le même sourire énigmatique.

On voit donc que c'est bien l'attitude du cyprès qui dicte son ressenti pour ne pas dire son ressentiment !

Peut-être pourrions-nous lui conseiller de se faire aider, de consulter un psy ou de chercher à mieux s'intégrer.

Note : les propos suivants ont été rapportés par le kangourou (il est possible qu'il se soit mis en valeur)

Monologue de la cariatide

Je vois que vous n'avez pas d'estime pour nous.

Vous nous croyez figés, nous sommes inexistants à vos yeux.

Sans vouloir vous inquiéter, nous sommes les témoins silencieux de vos actes.

Et nous ne sommes jamais indifférents à vos peines.

Ce n'est pas parce que nous paraissions solides à l'extérieur que nous ne sommes pas des êtres ultra sensibles, secoués par les émotions.

Je déteste cette expression « cœur de pierre », comme si notre constitution nous rendait rigides.

Je préfère le terme « minéral », si vous le voulez bien.

Regardez, moi par exemple, je n'ai jamais été insensible au charme de Chateaubriand.

Chaque fois qu'il se rendait à la tour Velléda en aimable compagnie je ressentais une douleur au ventre...

Ah ils sont nombreux à m'avoir fait fantasmer au cours des siècles !

Le dernier en date figurez-vous c'est ce kangourou, aussi étrange que cela puisse paraître.

Il est toujours tiré à quatre épingles, fort bien mis de sa personne, et ce regard ténébreux...

Même si parfois, il m'inquiète un peu (c'est peut-être ça qui est excitant !).

À faire fondre les plus blasées d'entre nous !

Rien que d'en parler, j'en suis toute troublée.

Et puis j'adore les parfums qu'il porte ! Du Guerlain, évidemment.

Et le bonus avec lui c'est le physique, vous avez vu ses abdos ?

Note de la cariatide

Je trouve le comportement du kangourou étrange depuis quelque temps.

Il est préoccupé, c'est évident, contrarié et je m'inquiète pour lui.

Monologue du cyprès chauve (rapporté par la cariatide)

Certains croient naïvement, sous prétexte qu'ils ont des jambes, qu'ils sont plus libres que nous. Ils s'imaginent que nos racines nous emprisonnent, que nous sommes inertes et dépourvus de toute émotion, sentiment ou pensée. C'est tellement humain de toujours vouloir vous croire au centre de tout... le centre d'intérêt, le centre de l'univers, croire que vous contrôlez tout... C'est plutôt vous qui êtes prisonniers de vos représentations du monde. Vous ne comprenez pas ou vous avez oublié l'essentiel. Nous, nous sommes restés reliés, reliés à cette nature, reliés au vivant. C'est grâce à cette faculté à communiquer que je suis devenu ce point de passage, car je n'ai jamais oublié mes

origines. Et c'est pour cela que chaque soir, quand le parc semble s'endormir, je commence à rêver et je retourne par mes racines dans ce bayou de mon enfance. Et ce que je pense devient la réalité. Par hasard, quelques-uns d'entre vous se sont trouvés à mes côtés à ce moment précis et ils ont pu passer de l'autre côté. Mais comme toujours, plutôt que d'être raisonnables, ils ont voulu l'exploiter et n'ont cessé de chercher à emprunter ce passage. Au lieu de me laisser aller à mes rêveries... Aujourd'hui je suis las, las d'être dérangé, alors je vais refermer le passage.

Pas définitivement sans doute, mais à chaque fois que je serai dérangé.

Vivant, je conserverai toujours ce lien indispensable. Car c'est pour moi un immense bonheur de pouvoir voyager aussi facilement entre Châtenay et la Louisiane.

Oui, je n'ai peut-être pas de jambes mais je voyage plus que vous.

Le lendemain (récit rapporté par la cariatide)

Le kangourou jette un coup d'œil à sa montre gousset. Il n'aurait jamais dû la faire réparer...

Il arrive en bondissant et se tapit derrière le cyprès chauve. Dans sa précipitation, il heurte le tronc de l'arbre.

— Ça commence à bien faire, maugrée l'arbre, allez vous froter ailleurs bon sang, le parc est quand même assez grand ! Cela devient vraiment insupportable. Dès la tombée de la nuit, vous venez tous ici... Certains entrent, d'autres sortent, tous me dérangent... Entre ce chat obèse qui se fait les griffes sur mon écorce délicate et cet enquêteur alcoolique qui urine sur moi, ces couples qui s'enlacent sous mes branches comme si je ne voyais rien et ce kangourou malotru !

C'est bien simple, si ça continue je vais fermer le passage et vous resterez tous bloqués quelque part ici ou là-bas.

Le kangourou s'excuse platement et demande au cyprès chauve d'arrêter de s'agiter.

— Vous allez nous faire repérer !

— Qu'est-ce que ça peut bien vous faire, vous avez quelque chose à vous reprocher ? fait le cyprès chauve soupçonneux.

Le kangourou, pris au dépourvu, bredouille un « non ». Le jour est tout juste en train de tomber. Curieusement, l'air semble se réchauffer, devenir de plus en plus moite et humide. Le sol autour du cyprès chauve se transforme et des bruissements étranges jaillissent de tous côtés. Une petite rafale de vent chaud et gorgée d'humidité secoue les branches. Et soudain l'entomologiste apparaît suivi par l'inspecteur Chat'. Le kangourou retient son

souffle, essayant de se faire le plus discret possible.

— Je suis certain que nous devons concentrer nos recherches ici, fait Chat’.

— Il y a quand même beaucoup d’indices troublants, à commencer par ces empreintes de pas qui ne correspondent à aucun animal que l’on peut trouver dans le bayou, ainsi que certains insectes, précise Broussard.

— Mais je crois que le plus intéressant est ce ressort de montre à gousset trouvé sur la victime.

L’arbre se met à craquer de toutes ses branches, couvrant par son bruit le hoquet dont est brusquement pris le kangourou.

— J’ai sollicité l’avis d’un horloger spécialisé, c’est étrange, il devrait déjà être là, fait Chat’. Il n’est pas très ponctuel pour un horloger...

— Elle est bien bonne celle-là !

Le kangourou se dit qu’il a bien fait de régler ce problème la veille.

Note finale

Si vous avez lu attentivement, vous vous interrogez sans doute sur le récit de la cariatide.

Elle donne en effet beaucoup de détails, l’ensemble paraît assez romancé, notamment les derniers éléments avec Chat’ et Broussard. Tout

cela semble un peu confus.

Il faut bien comprendre qu'elle a toujours un peu jalosé Chateaubriand et qu'elle aurait bien aimé écrire elle aussi ses mémoires. On ne peut donc pas tout prendre au pied de la lettre.

Cependant, le témoignage de la personne qui a pu recueillir ces différents récits me semble sérieux et digne de foi. Et d'autres témoignages, moins bien documentés, corroborent son histoire.

Son observation est clinique, factuelle, dénuée de tout biais interprétatif.

Elle a pris le temps, passé plusieurs nuits dans le parc pour recueillir l'ensemble des informations.

Pour l'avoir rencontrée, j'affirme qu'elle a été marquée à vie par cette expérience et qu'elle a maintenant beaucoup plus de considération pour ce qui l'entoure, animaux, plantes et objets compris... Et elle m'a avoué y retourner régulièrement, dès qu'elle a besoin de se ressourcer.

J'avoue que je serais bien tenté de me laisser, moi aussi, enfermer dans le parc à la nuit tombée.

Dominique M.

De l'autre côté

Un marsupial qui s'invite

Le Kangourou s'est aventuré dans la Vallée-aux-Loups. Près d'un petit pavillon, Eudore, le chat, se prélassait au soleil hivernal, étendu sur la margelle de la terrasse. L'éclat rouge d'une première fleur de rhododendron a piqué la curiosité de notre Kangourou, qui s'est approché d'un bond. Eudore l'a dévisagé d'un air incrédule, avant d'adresser la parole à ce visiteur impromptu : « Tu sais, là-bas, dans la maison, il y a une bande de gens curieux. Je suis certain qu'ils te donneront un rôle à jouer si tu leur rends visite. Moi, ça fait longtemps qu'ils me sèment au gré de leurs élucubrations... »

Le Kangourou a soulevé un sourcil interrogatif. Pouvait-il faire confiance à un chat qui parle ? Mais la curiosité a, de nouveau, été la plus forte, et, de quelques bonds, il a rejoint Eudore sur le sentier forestier, pour déboucher soudain face à une grande maison. Il s'est dissimulé derrière un gros massif de magnolias, et a examiné l'intérieur à travers une fenêtre : une drôle de bande de gens attablés dans une belle pièce de couleur boisée, certains l'air soucieux, d'autres l'air interrogatif, d'autres penchés sur la table en faisant des gestes tremblotant de leur main. Instinctivement, il s'est camouflé, avec l'intuition qu'ils risquaient de lui voler une partie de son âme si leurs regards se croisaient... Ce groupe était bien trop étrange !

Le Kangourou s'est installé pour quelque temps dans ce parc de la Vallée-aux-Loups, où, prudemment endormi à l'abri des regards humains pendant la journée, il a appris, de nuit, à en connaître les habitants les plus intéressants : Eudore, le chat, qui est rapidement devenu un véritable confident, les cariatides de la grande maison, et plus particulièrement celle prénommée Hélène, le cyprès chauve de Louisiane, et tous les massifs et arbustes originaires de contrées lointaines avec lesquels il aime évoquer leurs souvenirs enracinés, la jeune Nougat, enfant bien délurée qui se prétend fille d'un certain Père Noël et l'évanescence Lucile

qui déambule en sa compagnie, et même l'Horloger de Chateaubriand au regard gris d'une pâleur déconcertante.

Nous avons bien compris que notre Kangourou est un être extrêmement curieux, et parfois également un peu froussard. Mais ce que certains d'entre vous connaissent peut-être moins, c'est le caractère très susceptible de notre ami. Pour celles et ceux à qui cela aurait échappé, je vous remémore la première rencontre du Kangourou avec l'Horloger, lorsque le premier venait faire réparer sa montre à gousset, qu'il garde précieusement dans sa poche ventrale en toute circonstance. Rappelez-vous de sa tête lorsque l'Horloger lui avait malicieusement dit qu'à un client tel que lui, le problème ne pouvait pas provenir d'un manque de ressort... Notre Kangourou avait eu ce sourire forcé que parfois on prend pour ne pas perdre la face, pour rester poli, mais dont on sent tout de suite qu'il sonne faux, qu'il dissimule un rire jaune en son for intérieur. Ajoutez à cela un regard sourcilleux et des pupilles qui lancent des étincelles, dans un dessin animé des poignards surgiraient sans doute de ses yeux... Une tête comme celle-là en dit long sur le caractère d'un personnage, n'est-ce pas ?

Eh bien, notre Kangourou n'en est pas resté là !
Approchons-nous silencieusement de la scène...

Une fois encore, le Kangourou s'est dissimulé

dans le massif de magnolias pour observer ce qui se passe à l'intérieur de la maison. Toujours cette satanée curiosité, me direz-vous ! Mais aujourd'hui il a passé tant de temps dans son observatoire, qu'il a fini par s'y assoupir. Et c'est dans un demi-sommeil que nous le rejoignons sans bruit. Voici que s'approche de la fenêtre entr'ouverte l'Horloger, irrésistiblement attiré par Eudore qui se prélassait voluptueusement sur le rebord. Voyez la main de l'Horloger glisser avec délicatesse sur le poil soyeux d'Eudore. Tendons l'oreille, je crois qu'il va parler... « Eudore, mon cher vieux sage, te voici donc ! J'ignore si tu apprécies mes caresses autant qu'elles m'apportent de bienfaits... Tu es bien la seule personne ici à qui l'on puisse tout dire sans se sentir jugé ! Tiens, prends par exemple ce Kangourou, il suffit de faire une petite plaisanterie pour qu'il nous fasse une tronche assassine. Il m'aurait presque fait peur. Pourtant ce n'était qu'une plaisanterie sans méchanceté, presque fine même, non ?... » Laissons là les confidences de l'Horloger et concentrons-nous sur les paupières de notre Kangourou. Les voyez-vous frémir d'un éclat sombre ? Et, sa bouche, regardez bien sa bouche. Elle se tord du même rictus que l'autre jour, n'est-ce pas ? Oui, définitivement notre Kangourou est salement susceptible. Il va falloir se méfier de ce personnage si vous voulez mon avis !

Les ressorts de la colère

Quelque temps après cet incident, notre Kangourou ne trouvait plus le sommeil. Dès qu'il tentait de fermer l'œil, l'image de l'Horloger lui revenait, ses yeux pâles riant en tous sens tandis qu'il agitait la montre à gousset comme on agite la queue du Polichinelle sur les manèges d'enfants, la faisant passer à portée de ses pattes dans une cascade de rires tonitruants pour la retirer immédiatement. Après plusieurs tentatives avortées, et bouillonnant d'une rage sourde, notre Kangourou s'élançait alors dans le Parc. Cet horloger allait voir s'il a du ressort !

La suite s'est passée tellement vite que notre Kangourou dira n'en avoir gardé aucun souvenir !

Nous ne lui ferons donc pas l'offense de lui décrire sa stupéfaction lorsqu'il croisa, à l'angle de la maison, les yeux gris pâle, aux reflets magnifiques, d'un visage décontenancé. Ce dernier ne comprit probablement pas en quoi son simple regard déclencha l'avalanche de coups de l'animal dressé en face de lui. S'appuyant fermement sur sa queue déployée dans toute sa vigueur et sur ses deux pattes arrière, ce trépied du genre marsupial déversa une suite enragée de coups de poing sur

sa malheureuse caboche réduite à la fonction de punching-ball. Il ne fallut qu'une poignée de secondes à notre Kangourou pour laisser s'exprimer ainsi toute la colère qui l'habitait depuis des heures.

Il s'ensuit une course folle à travers le parc, mue par une énergie décuplée des sentiments confus qui se bousculent dans la tête du Kangourou. Ce ne sont plus les rebonds joyeux qui ont fait le bonheur des habitants du parc, ce n'est pas non plus le pas de deux qu'il a eu plaisir à esquisser avec sa très chère Cariatide. Non, comme vous le voyez, ce sont des bonds déterminés, des bonds puissants qui laissent sa colère sourdre, nourrie par l'énergie qu'il déploie. Chaque saut l'amène un peu plus haut dans cette course éperdue. Il aurait ainsi pu voir ce qu'il allait advenir, me direz-vous ? Mais son regard n'est pas tourné vers ses compagnons interloqués, son regard est obscurci par la noirceur de ses émotions, son regard, de fait, ne lui est plus d'aucune utilité ! Il n'entend pas plus les avertissements bougons du cyprès chauve, ni le chant céleste de la cariatide à son intention, son ouïe non plus ne lui est d'aucune utilité, envahie par le grondement assourdissant de sa furie.

Dans un ultime bondissement enragé, il plonge directement dans le bayou lascivement étalé au pied du cyprès chauve. Le choc avec l'eau boueuse est à l'image de ce dernier bond : violent et saisissant.

Il ne lui faut que quelques secondes pour reprendre contact avec la réalité : il est empêtré dans un marécage qui lui monte jusqu'au cou, tandis que le regard impénétrable d'un alligator le dévisage de près. Pour peu, il pourrait sentir le souffle du saurien, tant leur vis-à-vis est proche, mais ce qui l'envahit en premier c'est l'odeur moite et putride du lieu, une odeur de mort.

Le malaise cède immédiatement place à un sursaut vital. Il n'est certes pas expert en saurien, mais un « je-ne-sais-quoi » lui dit qu'il ne serait pas judicieux de s'éterniser dans ce vis-à-vis. La boue poisseuse emprisonne ses muscles bandés, mais bien heureusement, il lui reste encore assez de colère rentrée pour y puiser l'énergie d'une fuite. Dans une succession de mouvements, que nous préférerons oublier tant ils sont désordonnés, pathétiques, à la limite du comique, il réussit à s'extirper de cette mélasse herbue, à s'agripper et se hisser sur un tronc d'arbre dénudé plongeant dans le bayou pour regagner la berge.

Il halète tel un marathonien de fin de peloton, mais trouve la force de s'assurer, d'un regard arrière, des intentions de l'alligator. Ce dernier, toujours empreint d'indifférence, nage paisiblement près de l'autre berge, sans manifester le moindre intérêt à son égard. Un long soupir de soulagement lui fait relâcher enfin la tension extrême dans

laquelle il s'était emmuré.

Après quoi, nous le regardons bondir tranquillement sur le tapis végétal enchevêtré du bayou. Il ne semble nullement inquiet de ce nouvel environnement, une forme de bonhomie semble même l'habiter tandis qu'il s'éloigne gaiement du cloaque dont il vient de s'extraire.

Pérégrinations d'une montre à gousset

C'est que notre Kangourou a déjà beaucoup voyagé, il n'en est pas à son premier séjour en Louisiane. À dire vrai, c'est un peu ici que tout a commencé. Ici, il y a plus de deux siècles, lorsqu'un certain François-René, jeune homme imbu d'une destinée hors du commun, au caractère bien trempé par les embruns bretons, s'était aventuré sur le fleuve Mississippi et ses méandres. Certes le jeune homme avait été fasciné par la végétation luxuriante des bayous, et particulièrement par les cyprès chauves et leurs intrigants pneumatophores essaimant tels des elfes figés sur les berges du marécage. Mais, avouons-le, il avait surtout beaucoup de mal à supporter la moiteur poisseuse, l'attaque incessante des moustiques, le danger permanent des alligators.

La brise rafraîchissante de sa Bretagne natale lui

devenait chaque jour un peu plus indispensable, un besoin irréprensible et soudain de regagner sa douce France, ses amis et leurs soirées de débats enflammés, la bonne chère... Il lui arrivait même de porter des pensées nostalgiques vers sa famille, voyez-donc à quel point de désir il en était rendu !

Dans ces contrées lointaines, il n'est pas toujours aisé de trouver par où rebrousser chemin, mais notre Breton savait qu'en tout lieu côtier il y a toujours un estaminet fréquenté par les marins, et que sa porte peut en ouvrir d'autres. C'est ainsi qu'il se retrouva à fréquenter plusieurs bouges, dans lesquels la tiédeur saumâtre de la nuit se mêlait aux effluves de tabac et de rhum, dominés par un brouhaha de voix, de cris et d'insultes proférés dans un étonnant mélange de langues.

Qu'il réussît à trouver ainsi une embarcation pour son voyage de retour est d'une évidence, mais attardons-nous, si vous le voulez bien, à un détail de la transaction qu'il conclut ce soir-là. Un détail d'une grande importance pour notre Kangourou voyageur : une montre à gousset. Une simple montre à gousset, qui, lors de la transaction, passa de la poche du jeune François-René à celle du marin, à la face rougeaude et au regard déterminé, qui lui faisait face.

Cette montre, si nous avons pu nous rapprocher de la scène, nous aurait paru d'une étrange

ressemblance avec celle que le Kangourou venait de porter à l'Horloger quelques jours auparavant.

Il vous arrive peut-être, comme à moi-même, de penser que les voyages compulsifs aux quatre coins de la planète sont l'apanage de notre époque contemporaine ? Et nous sommes régulièrement fascinés de redécouvrir, au gré de lectures diverses, qu'il n'en est rien, que les échanges commerciaux et la curiosité humaine ont favorisé de très longs voyages depuis des millénaires.

Nous ne serons donc pas si surpris de retrouver cette montre en Haïti, puis à Trieste où elle change de nouveau de poche pour s'embarquer à destination de Pondichery, du Bengale, de Ceylan, de l'Isle de France. Elle y effectue un séjour prolongé avant de passer dans une nouvelle poche, celle d'un officier de marine dirait-on. Un homme dont le tempérament n'est pas sans rappeler, par certains aspects, celui du précédent François-René. Lui aussi est passionné de plantes qu'il accumule dans les soutes de ses navires, et même d'espèces animales dont il tente de rapporter des spécimens au gré de ses pérégrinations.

Voici donc notre montre qui découvre Canton, puis Le Cap, et maintenant Cadix, avant de revenir en France, sa terre natale. Elle pense avoir enfin droit à une retraite paisible en bonne compagnie dans les salons parisiens. Mais voici que son

propriétaire, qui fait décidément preuve d'un affairément hors du commun, l'entraîne pour un périple vers une terre encore inexplorée qu'on nomme alors la Nouvelle Hollande. La traversée sera extrêmement longue et particulièrement éprouvante, la destination encore plus décourageante, succession de terres inhabitées et inhabitables...

Une escale sur ce continent inexploré va modifier le cours de l'existence déjà fort tumultueuse de notre montre à gousset : celle de l'île de Kangaroo. Les hommes reviennent à bord après une exploration de l'île, avec force bêtes étranges, toutes enchaînées lourdement car elles ont une trépidante tendance à vouloir bondir partout. Il s'agit de rapporter ces spécimens à l'empereur, entend-elle dire.

Qui sait si les liens de quelques bêtes avaient été réalisés à la hâte, ou bien si certains marins avaient délibérément voulu laisser leur chance aux animaux capturés, toujours est-il que voici quelques spécimens qui bondissent sur le pont, ne semblant pas du tout désireux de faire la connaissance de l'empereur. L'agitation est à son comble, les hommes courent en tous sens pour tenter de récupérer les bêtes aux sauts puissants et désespérés.

Dans ce grand charivari, un jeune kangourou a son regard attiré par la main du capitaine qui

n'arrête pas de rentrer et sortir sa montre à gousset de sa poche. Ainsi donc ces humains possèdent eux aussi une poche ? Sa curiosité est décuplée par l'excitation générale, il doit découvrir quel trésor les humains dissimulent ainsi dans leurs poches, cela ne ressemble en rien à des petits humains...

À la faveur d'une grande empoignade entre quelques hommes d'équipage et un kangourou en mauvaise posture, ce jeune kangourou saisit donc sa chance, chaparde la montre à gousset et plonge directement à l'eau. Comme vous le savez, les kangourous sont d'excellents nageurs, et nos marins bien trop occupés à maîtriser le tohu-bohu ambiant pour se préoccuper d'un problème de moins à bord... Seul le capitaine crie à tue-tête « au voleur », mais pensez-vous sérieusement que quiconque puisse l'entendre ?... Quand bien même, cela ferait plutôt rire aux éclats ces marins aguerris de voir leur capitaine se faire aussi sottement chaparder sa montre.

C'est un point acquis, la montre à gousset vient une nouvelle fois de changer de propriétaire !

Une montre détraquée ?

De retour sur la terre ferme, notre jeune Kangourou glisse immédiatement la montre serrée

fermement au creux de sa patte à l'intérieur de sa poche ventrale. Car il connaît la curiosité de ses congénères, et sait pertinemment que si l'un d'eux découvre son existence, elle passera de patte en patte pour finir probablement écrasée au cœur d'une grande bagarre générale. Dans l'intérêt bien compris de cet objet mystérieux, et par respect pour nous, lecteurs, avides de connaître la suite du récit, notre Kangourou se fait un devoir de n'en révéler l'existence à quiconque.

C'est donc lors de ses grandes virées nocturnes, une fois éloigné du reste du groupe et avec l'assurance d'être à l'abri de leurs regards, qu'il sort avec précaution l'objet de sa convoitise. Il l'examine avec une délicatesse que nous n'aurions jamais soupçonné rencontrer chez un marsupial. Il en a écouté le petit bruit rythmé pendant plusieurs nuits et s'inquiète désormais du silence qui lui a succédé. L'objet serait-il mort ? Ou s'est-il simplement endormi ? Sous l'impulsion d'une intuition fulgurante, voici que notre Kangourou se saisit de l'anneau de la chaîne et se met à faire tournoyer la montre dans un tourniquet désespéré censé la ramener à la vie.

C'est à cet instant que nous assistons au phénomène le plus incroyable de cette aventure. Regardez bien ! Non, pas le Kangourou toujours lancé dans son manège de la dernière chance... Non,

regardez le décor, autour de lui ! Les herbes sèches de la savane, les eucalyptus... Vous ne les distinguez plus, n'est-ce pas ? Une zone montagneuse, peuplée d'une forêt dense nous entoure. Notre Kangourou a de nouveau porté la montre à son oreille, tout à son désespoir de n'avoir su la tirer de sa torpeur apparente. Mais nous, nous savons qu'elle est encore bien active pour avoir accompli cet étonnant miracle de télétransportation !

Quand, dépité, notre Kangourou replace l'objet au creux de son anatomie, il découvre soudain l'étrange situation ! Sa curiosité, mêlée de prudence, fera le reste... Il s'enfonce dans ces vallons boisés, y croise un drôle de volatile au nom enfantin de Dodo, très sociable, qui lui fait découvrir quelques-unes des spécialités locales. En échange de bons procédés, notre Kangourou propose quelques leçons de bondissement à son nouveau compagnon qu'il trouve bien lent et empêtré lors de leurs déplacements. Le résultat est très décevant et ne valide pas les capacités pédagogiques du jeune marsupial.

Il n'a pas osé montrer son trésor à ce nouveau compagnon. Ce dernier passe d'ailleurs la majeure partie de la nuit à dormir, ce qui laisse tout loisir à notre Kangourou, pour écouter de nouveau le silence désespérant de sa montre à gousset, et l'examiner sous toutes les coutures. Passé une

semaine, il ne résiste pas à l'impulsion soudaine de renouveler sa tentative de réanimation. Il s'élançe dans un large tourniquet, tout en s'efforçant cette fois-ci d'observer attentivement son environnement. Mais le sifflement de l'objet tournoyant et le halo qu'il génère ne lui permettent pas d'entrevoir ce que nous discernons : des lumières, des maisons, des navires apparaissent en grand nombre autour de notre ami. Nous sommes dans un grand port rempli de frégates et de vaisseaux semblables à celui sur lequel notre Kangourou s'était emparé de la montre.

Lorsqu'il cesse son tourniquet, nous ne saurions dire qui, du Kangourou ou des trois marins quelque peu éméchés qui titubent sur le quai, a l'air le plus surpris de cette rencontre improbable... L'instinct de survie est cependant bien plus alerte chez notre marsupial, dont le jeune âge ne lui a pas encore fait connaître les délices d'une alcoolisation avancée. Il reprend immédiatement son tourniquet et écarquille avec prudence ses paupières dès que cesse le mouvement. Ouf ! Point d'humains autour de lui, mais une forêt enchevêtrée, à l'odeur putride et la moiteur poisseuse, sous le sifflement agressif des moustiques chargés du comité d'accueil.

C'est ainsi, vous l'aurez aisément compris, que notre Kangourou est devenu un grand voyageur, sur les traces de la montre prodige qu'il garde en son sein.

Au royaume des Cypres

Nous pensions être à l'apogée de nos surprises dans ce récit extravagant. Que nenni ! Car la Louisiane recèle ses propres mystères, qui n'ont rien à envier à ceux de la montre à gousset.

François-René, lorsqu'il glanait des fruits de cyprès chauve avec le rêve insensé de posséder un jour un grand parc où les replanter, ne se doutait pas du crime de lèse-majesté qu'il était en train de commettre. Car ce splendide cyprès qui l'avait attiré et dont il recueillait, par mégarde, la potentielle descendance, en l'enfouissant négligemment au fond de ses poches, n'était pas le premier venu. Il n'était rien de moins que sa majesté, le Roi des Cyprès. Respecté par ses pairs, redouté par les chats sauvages, les alligators et même par les hordes de moustiques, il était sacré pour les Natchez qui lui vouaient un véritable culte. Mais de cela, le jeune insolent n'en avait cure, et en toute impunité, bourrait ses poches de cônes princiers.

Notre Kangourou, de retour en Louisiane après moult pérégrinations au gré des transports procurés par sa montre, n'est guère plus averti que le jeune François-René, et, sans considération aucune, s'approche de son altesse. Il a repéré, en sa base,

une cavité entre les racines aériennes dont il entend bien profiter pour un petit somme réparateur. Il s'y enfonce mollement, surpris de n'en saisir aucune limite. Lorsqu'il comprend qu'il y a quelque chose de parfaitement irrationnel dans ce nouvel épisode, il est trop tard ! Il a déjà rejoint la Vallée-aux-Loups... La suite, nous la connaissons.

La famille royale du Cypre s'est peut-être disséminée aux quatre coins de la planète, par le fait de jeunes inconscients, elle n'en reste pas moins soudée et indivisible. Des connexions profondes et secrètes entretiennent le lien entre ces princes de sève. Que ces connexions soient malencontreusement utilisées par un imprudent, et le conduisent à un voyage spatio-temporel ineffable était un risque que la royauté était prête à assumer tant il lui semblait minime. Mais désormais, la question doit être revue, trop de passages se sont réalisés en quelques mois !

Voie sans issue

Retrouvons donc notre Kangourou, dorénavant pleinement remis des émotions de sa grande colère et du plongeon qui l'a ramené une nouvelle fois en Louisiane. Insouciant et joyeux, il s'approche par petits bonds désinvoltes de son altesse, roi des

Cyprès. Il s'apprête à regagner la Vallée-aux-Loups aussi naturellement que l'on rentre chez soi après un court déplacement.

La cavité l'accueille durement, elle est si étroite qu'il peine à s'y introduire. Très surpris, il s'éloigne un instant pour s'assurer qu'il n'est pas victime d'une méprise. Sa mémoire lui a rarement fait défaut, il est bien certain en y regardant à deux fois d'être au bon endroit. Plusieurs tentatives successives se soldent par un cuisant échec. Il en est tout abattu...

Mais l'animal ne manque pas de ressort ! Le voici qui se saisit de sa montre et la fait habilement tourner. Un sourire aux lèvres et le regard pétillant de curiosité, il cesse le mouvement d'un geste sec.

Son visage abasourdi nous remplit d'émoi. Il contemple, incrédule, le bayou à ses pieds. Il se retourne : le cyprès royal le domine puissamment. Cette fois-ci, on dirait bien qu'un ressort est cassé !...

Empli d'une inquiétude croissante, il renouvelle encore et encore la manœuvre du tourniquet, pour constater l'écrasante vérité qui s'impose à lui : le voici bel et bien dans une impasse. Il se rapproche de nouveau du cyprès pour tenter une ultime incursion en son sein, et s'effondre à ses pieds, repoussé par la rudesse du contact.

Il voudrait comprendre : Pourquoi le Cyprès lui

refuse-t-il le passage ? N'avait-il le droit qu'à un seul aller-retour ? Pourquoi sa montre à gousset ne fonctionne-t-elle plus ? Est-ce la faute de l'Horloger ? Sa colère sourd de nouveau... et retombe aussitôt, quand lui remonte un souvenir diffus de sa dernière rencontre avec l'Horloger.

Sous le choc de cette situation inexplicable, il retrace peu à peu le fil de ses derniers mois... Il revoit les contrées traversées, les compagnons de quelques instants ou de plusieurs semaines, lui reviennent en mémoire les paysages de son enfance et ses compagnons de jeu. Un sentiment inconnu l'envahit, lui qui n'avait jusqu'ici eu qu'à suivre le fil de ses envies et de ses impulsions pour tracer son chemin. Une mélancolie profonde, une sensation qui s'installe d'abord au niveau de son estomac puis envahit rapidement tout son abdomen, comme si un grand creux lui poussait à l'intérieur. Il est aspiré par cette sensation de néant, son esprit tournoie plus vite que le manège de la Vallée-aux-Loups et se dilue dans le trouble bruissement du marécage.

Puis de nouvelles questions assaillent son esprit brumeux : À quoi lui servait donc cette course incessante ? Que cherchait-il ? Pourquoi ne pas avoir pris le temps de profiter des bons moments avec ses compagnons ? Pourquoi s'échapper dès que le moindre problème venait à l'irriter ? Ces questions organisent un nouveau manège dans son

esprit décidément bien malmené, s'entrechoquent et le bousculent au plus profond de son être.

Il tente d'échapper à leur ronde incessante, en s'assoupissant quelques instants dans les hauts herbages, épuisé par l'assaut des questionnements et sentiments nouveaux qui ont pris possession de lui. La tombée de la nuit le tire doucement de son sommeil et le ramène à la dure réalité. Étendu, il laisse son regard vagabonder vers le quartier de lune nouvelle et les astres qui illuminent peu à peu cette première nuit de non-retour. Son oreille est attirée par un bruit familier. Il lui faut du temps pour en déceler l'origine. Tout près de lui, l'eau stagnante du bayou reflète la voûte étoilée, mais laisse transparaître dans une brume épaisse les figures de ses amis lointains : Héléna, la cariatide, est en train d'organiser sa traditionnelle chorale de chants d'oiseaux, tandis qu'Eudore pose un regard gourmand sur les jeunes choristes. Les rhododendrons et les magnolias se déploient en un feu d'artifice de corolles florales, la jeune Nougat tente d'entraîner Lucile, perdue dans un songe...

Le flot des émotions qui s'étaient diluées dans son sommeil ressurgit avec impétuosité. Une nostalgie vertigineuse l'envahit avec la prise de conscience de ces amitiés perdues à tout jamais. Sans qu'il comprenne ce qui lui arrive, des perles

se forment dans ses yeux devenus humides, et dévalent ses joues.

Il pleure sur ses amis quittés sotttement, il pleure sur lui et sa quête insensée d'ailleurs, il pleure sur son infortune et sa prison de bayou, il pleure longtemps sans trouver nul apaisement.

Quand toutes ses larmes se sont taries, il contemple froidement la situation : il n'a plus aucun espoir de retrouver les compagnons avec lesquels il avait connu des moments de bien-être et de bonheur partagé, il n'a même plus la possibilité de poursuivre la course stérile de ses déplacements, il n'a plus que le bayou comme horizon. Autant dire qu'il n'a plus aucun horizon, car si le bayou était amusant à découvrir, l'idée d'y vivre à tout jamais l'emplit d'un désespoir sombre. S'il en est ainsi, se dit-il dans un ultime sursaut de sourde colère, il me reste tout de même un moyen d'échapper au destin du bayou !

Nous serions tentés de le consoler tant la noirceur de ses idées se lit dans l'infini désarroi de son regard. Mais nous ne le pouvons pas. Nous ne le devons pas. Le récit seul peut en décider.

Impuissants, nous le regardons s'enfoncer pas à pas dans l'eau sombre du bayou et se diriger vers les yeux impassibles d'un couple d'alligators.

Épilogue

Vous pensez que cette fin est bien glauque ? Qu'aussi folle et imprévoyante soit-elle, la course d'un jeune Kangourou plein de curiosité et de vigueur ne peut pas se terminer ainsi. Vous avez raison. Au moins sur un point : aucun alligator ne voudrait d'un kangourou pour son dîner, fût-ce même celui d'un réveillon ! Notre marsupial a donc dû essayer un troisième échec, le plus pitoyable, l'échec de sa tentative de suicide... Il en était si consternant, que le royal Cypre a eu un sursaut d'indulgence, se remémorant quelques frasques de sa propre et lointaine jeunesse.

Voici donc notre Kangourou revenu au bercail, si on peut ainsi parler de la Vallée-aux-Loups pour un marsupial... Vous pensez le retrouver assagi, apaisé ? Avez-vous tout oublié de la fougue de vos jeunes années ? L'Horloger, pour sa part, en gardera longtemps quelques souvenirs douloureux, mais ceci est une autre histoire qu'il serait bien long de vous narrer. Et si vous doutez de l'exactitude des faits, laissez-vous enfermer une nuit dans la Vallée-aux-Loups. Vous ne verrez plus jamais ce lieu de la même manière...

Élisabeth Tarrade

La disparition

Lorsque l'on se remémorerait les faits, on dirait que notre histoire avait débuté au cours d'un printemps délicieux. Certes ils sont tous délicieux les printemps, émoustillants même, lorsque l'on frémit à retrouver les senteurs fraîches de la vie, lorsque la sève revit dans la nature et que les effluves vous enveloppent.

Cela arriva comme dans un conte de fées, dans la légèreté de l'air, dans le parc de la Vallée-aux-Loups. Les rhododendrons étaient en fleurs, tel un feu d'artifice : du rouge, du blanc et surtout du violet, du mauve et du lilas, à vous éclabousser.

Joey l'aperçut dans la brume matinale, et il s'était entiché immédiatement de cette belle jeune

femme un peu mystérieuse, bizarre plutôt. Il ne remarqua pas cette singularité vestimentaire, Il ne vit que ses yeux myosotis et ses longs cils dorés.

Son corps délié flottait sur la pelouse près des rhododendrons et des ruches, elle se mouvait comme une elfe.

Nina aimait la couleur violette à en perdre la raison, elle éprouvait près du massif de rhododendrons cette sensation de fusion, de ne faire qu'une avec Violette, sa sœur têt disparue, dont le manque avait laissé s'installer le froid dans son cœur, la dépouillant ainsi de leurs passions pour Chateaubriand ou Schubert.

Elle se souvenait de ces danses endiablées lorsque *Rosamunde* tournait en boucle dans leur chambre. Cette symphonie rendait leur mère folle, ces diabesses pouvaient danser des après-midi entières faisant résonner leur grande maison, puis épuisées elles se jetaient par terre, lisant compulsivement les *Mémoires d'outre-tombe*. Leur mère s'inquiétait avec raison !

Puis Violette disparut, et Nina flancha.

Le jour de sa rencontre avec Joey, elle portait une splendide robe portefeuille qui l'enveloppait et la rendait encore plus gracieuse et gracile. Immédiatement, elle se sentit si proche de Joey qu'elle se serait crue au bord du précipice, vous savez, ce précipice qui vous fait croire que vous

allez tout comprendre, l'Univers, les Hommes, les Sentiments, le pourquoi du comment, enfin que tout s'éclaire.

Elle devait tant partager avec lui, ils marchèrent des jours, ils connaissaient si bien le parc, qu'à demi-mot, ils évoquèrent les cariatides avec leurs aventures, le chat Eudore qui veillait à la porte, les ruches où elle venait déposer chaque jour ses vœux pour que Violette enfin la retrouve, les espèces d'arbres magiques qui permettaient tant de fantaisie, qui permettait à son imaginaire de survivre.

Une telle complicité ne s'invente pas. Joey comprit que son air déluré n'était qu'un masque derrière lequel s'abritaient de si sombres pensées.

Puis quelques mois plus tard Nina arriva un matin toute échevelée, vêtue d'un tee-shirt mauve bien sûr. Là, il la trouva franchement bizarre, « chelou », comme disent les enfants, elle débita des propos incohérents, parlant de bayou, de cyprès chauve, de kangourou. Pour tout dire, il s'inquiéta sérieusement car en plus nous étions fin août et le festival Schubert se déroulait ce soir même.

Il se dit qu'il allait prendre ses distances...

Il la regarda s'éloigner, elle s'en alla en direction du cyprès chauve. Puis elle s'évapora comme elle était arrivée quelques mois plus tôt dans sa vie.

Il avait rêvé à n'en pas douter.

Après s'être faufilée entre les racines du cyprès chauve, elle glissa comme sur un toboggan, le cul par-dessus tête, et se retrouva toute étourdie en pleins marécages, cernée d'une troupe de policiers.

Certains vous diront que l'on retrouva trace de cette Nina échevelée, en tee-shirt mauve avec des manches toutes tirebouchonnées. Elle errait dans le bayou à la recherche de Violette en maugréant : « Le cyprès chauve me joue des tours, il a fermé le passage. Monsieur Chat', monsieur Chat', aidez-moi. »

Ce policier, à moitié professeur de littérature, lui avait été conseillé par son amie, lorsqu'elle préparait son expédition vers les terres inconnues de Louisiane à la recherche de Violette, de Chateaubriand et des Indiens Natchez.

Elle sentait la moiteur de l'air, assaillie d'une meute de moustiques, elle essayait de tirer encore sur ses manches pour se sauver de cette horde sauvage. Les forces de police la prièrent de déguerpir et de dégager le terrain. Tout autour d'elle n'était que chaos, les éléments se déchaînaient. Elle supplia Chat' de loin : « Aidez-moi, aidez-moi... il y a longtemps... vous avez connu ma sœur Violette. »

Elle fut « tourbillonnée », brassée comme dans le tambour du lave-linge, puis elle fut sous une

douche chaude cinglante. Nous étions le 23 août 2005, Katrina se déchaînait sur la Louisiane, des éclairs métalliques zébraient le ciel d'encre.

Elle était venue pour Violette, grâce à ces abeilles magiques. Mais son histoire s'était invitée dans la Grande Histoire.

Ses cris se perdirent dans le fracas infernal des éléments déchaînés, des portes de bois volaient, s'abattaient sur des hommes qui tentaient de se protéger, assommant l'un, décapitant l'autre.

Elle se protégea sous un lit, elle ne pouvait plus émettre de sons, bousculée par ses émotions. Elle se débattait, prise au piège des racines du cyprès chauve bougon, qui n'avait de cesse de se défaire de cette affolée.

— Cette fois, c'en est trop, je ferme définitivement, bougonna-t-il, je veux être seul.

Nina ouvrit de grands yeux interrogatifs, ses sourcils s'élevèrent comme si elle haussait les épaules.

— Joey, que fais-tu là ?

Nina reprit lentement conscience, elle sentit la douce chaleur des bras du kangourou, elle se laissa aller dans le réconfort protecteur de cet animal étrange. Elle bredouilla : Indiens, bayou, cyprès, douche.

— Joey, que fais-tu là ?

Patrick lui prit la main, entoura ses épaules, lui déposa sur le front un baiser.

Au milieu du chaos qui régnait autour de lui, le parc de la Vallée-aux-Loups lui sembla soudain hostile, des arbres jonchaient le sol, des branches s'amoncelaient dans les allées, les rhododendrons étaient plumés.

On entendit au loin la sirène des pompiers et des secours... Nina avait été frappée par une énorme branche de catalpa arrachée par la tornade. Elle n'assisterait pas au concert Schubert ce soir. Il avait été annulé...

Pascale Hamon

La bête noire de Fanny

Fanny était biologiste. On lui avait proposé une nouvelle mission en Louisiane, pour étudier l'évolution du comportement des alligators en fonction du réchauffement climatique. La perspective de ce voyage l'avait enthousiasmée. Son précédent séjour remontait à plusieurs années et elle en gardait un bon souvenir. Et puis, ici, loin de tout, elle pourrait laisser décanter ce qui la tourmentait et faire le point sur sa relation avec Cyril.

Après ce qu'elle avait vécu avec son ex-compagnon Jeff, rencontrer Cyril avait ouvert une fenêtre. Ils s'étaient rencontrés dans le parc de la Maison de Chateaubriand, un très joli endroit,

ce qu'elle prit comme un signe de bon augure. Ils étaient entrés en contact si facilement qu'elle avait presque pensé qu'ils se connaissaient déjà. Cyril était drôle et facétieux, leurs débuts amoureux légers, exactement ce qu'il lui fallait. Voilà qui mettrait du baume sur ses meurtrissures. Aucun des deux n'avait pris l'autre au sérieux à ce moment-là, mais Cupidon en avait décidé autrement.

Cyril s'ennuyait dans son job de chef comptable, qui ne correspondait pas du tout à sa personnalité fantasque. Il étouffait parmi les chiffres et les tableaux Excel truffés de formules dans tous les sens, qu'il maîtrisait parfaitement mais qui l'usaient sérieusement ! S'il s'était écouté, il aurait tout planté là et serait parti ailleurs, pour trouver une activité qui ait un sens à ses yeux. Le soir, il n'avait qu'une hâte, retrouver Fanny, qui parfois se faisait attendre. Elle était passionnée par son métier, elle ! Impatient et nerveux, il trouvait un exutoire en taquinant Fanny. Il adorait la titiller, l'asticoter, lui racontant parfois des histoires à dormir debout. Elle marchait et s'énervait quand elle se rendait compte qu'elle avait été bernée.

Le désamour se loge dans les détails. Ce qui amusait Fanny au début de leur relation commençait à vraiment l'irriter, et même à l'exaspérer, comme lorsque, petite, son oncle la

faisait « enrager ». En rage, elle l'était parfois quand Cyril allait trop loin. Pourquoi la provoquait-il ? Était-ce de simples gamineries, juste un jeu ? Pourquoi tout chez elle revenait-il au jeu ? Et toujours à son détriment.

Lors de sa première incursion dans le Bayou pour aller observer les alligators, elle se figea en constatant la quantité d'insectes qui grouillaient dans la végétation. Cette nuit-là et les suivantes, elle fit des cauchemars dont elle ressortait suante et hors d'haleine. Des cauchemars de bêtes grouillantes et hideuses, qui l'avaient ramenée à l'époque lointaine où elle vivait avec Jeff.

Cela avait été le grand amour entre eux, la passion, mais Jeff avait des failles. Jeff était dangereux. Jeff était fou.

« Tu es fou », lui disait-elle, attendrie et indulgente.

« Fou de toi », lui répondait-il toujours.

Il avait commencé à sortir de plus en plus tard pour jouer de plus en plus gros. Jeff avait réussi à lui cacher sa funeste activité pendant une assez longue période, il disait rejoindre des amis, elle en avait conclu assez vite qu'il voyait une femme et en souffrait beaucoup. Mais un jour qu'elle voulut porter la bague de sa grand-mère Agathe qu'elle n'avait pas connue, bijou auquel elle tenait particulièrement, elle ne la trouva pas. Jeff lui

annonça, désinvolte, qu'il l'avait perdue au poker, mais qu'il allait la récupérer, qu'il se referait. Sur le moment, elle le crut.

Mais la descente aux enfers commença. Elle ne fut plus ni attendrie ni indulgente. Jeff perdit son job, leur propriétaire les expulsa, ils étaient écrasés de dettes. Pour finir, il ne leur resta plus qu'une voiture dans laquelle ils avaient entassé toutes leurs affaires. C'était allé très vite.

Pendant cette désastreuse période, elle ne rêvait pas puisqu'elle n'arrivait tout simplement plus à s'endormir. Elle restait allongée, les yeux ouverts dans la nuit complète, seule, rongée d'angoisse, attendant le retour de Jeff et redoutant d'entendre les fariboles qu'il lui servirait.

C'est lorsque le sommeil lui revint que les cauchemars s'installèrent. Pourtant, elle avait déjà quitté Jeff, elle s'était délivrée de lui. Ces cauchemars lui évoquaient le *delirium tremens*, accès de démence que subissent parfois les très grands alcooliques : elle avait la sensation physique d'insectes courant sur sa peau, cherchant à entrer dans sa bouche. Elle cherchait à les repousser, en vain, puis se réveillait, en proie à des vertiges.

Elle chercha un dérivatif, se captiva pour la généalogie, et eut l'intuition qu'elle trouverait bien autre chose que de lointains ancêtres à la faveur de ses recherches. Elle fit les découvertes

habituelles de métiers d'un autre temps, de géographies inconnues, parcourut des campagnes isolées, où elle cherchait vainement un signe de reconnaissance. Aborder le sujet avec ses proches fut décisif. Elle voulait enregistrer les souvenirs de son grand-père Louis qu'elle aimait beaucoup mais celui-ci se déroba toujours.

Fanny avait appris fortuitement quelques petits secrets de famille qu'elle pressentait sans que jamais personne ne les ait clairement énoncés. C'est en trouvant un carnet intime et des lettres de sa grand-mère Agathe, qu'elle avait commencé à comprendre les relations tissées avec son mari, Louis. Agathe racontait par le menu l'addiction au jeu de son gentil mari, son aveuglement à elle, son angoisse croissante à mesure que sa vie de famille dégringolait. Ce fut un choc. Louis, si adorable avec Fanny, si tendre et prévenant, avait sabordé sa famille, l'avait à l'époque menée au bord du gouffre. Elle ignorait tout de cette histoire ! Et à son insu, l'avait répétée dans les moindres détails. C'est ce qui la perturbait le plus. À la lecture de ces carnets, lui revint brusquement en mémoire un épisode qu'elle avait oublié, datant de l'époque de ses 5 ans. Elle avait peur des araignées, comme la majorité des petits citadins. Son grand-père, taquin et joueur mais avec un brin de perversité, avait un jour attrapé une de ces bestioles, la lui avait

mise sous le nez et comme elle poussait des cris stridents, la lui avait jetée au visage, au prétexte de la guérir de sa répulsion. Elle ne savait pas ce qui lui était le plus douloureux, le souvenir de cette bête odieuse fondant sur elle ou ce qu'elle considérait comme une trahison d'un grand-père en qui elle avait toute confiance.

Cette révélation sur cette histoire familiale provoqua de nouveaux cauchemars. Ce n'étaient plus des insectes, mais des araignées, l'envahissant, provoquant chez elle une peur panique. Elles avaient réussi à tisser leur toile jusqu'à elle, leur insistance était d'une telle force qu'elle ne pouvait l'ignorer. Pourquoi s'acharnaient-elles sur elle ? Ne pouvaient-elles pas la laisser tranquille ? Elle se voyait prisonnière de sa vie comme d'une toile finement tissée et indestructible, d'un piège dont on ne peut sortir.

L'amour que Jeff lui portait, que Louis portait à sa famille ne suffisait pas, ne suffirait jamais. Pourquoi les deux personnes qu'elle avait tellement aimées se révélaient-elles défailtantes, malfaisantes ? Comment peut-on prétendre tenir à quelqu'un et l'entraîner dans sa chute ? Elle se sentit désespérée.

Le temps avait passé, ses épreuves semblaient derrière elle. Pouvait-elle baisser la garde et faire

confiance à Cyril ? Il paraissait inoffensif mais l'était-il réellement ? Serait-elle capable, malgré son désir, de ne plus constamment être sur le qui-vive ?

Vers la fin de son séjour, elle fut conviée par un de ses collègues, Paul Broussard, à une soirée « un peu spéciale », avait-il précisé. Même si elle le connaissait depuis longtemps, Fanny n'avait pas beaucoup d'affinités avec Paul, qu'elle jugeait douteux, sans pouvoir définir précisément pourquoi. Ce qui était sûr, c'est qu'il buvait plus que de raison, ce qui suffisait à prendre quelque distance avec lui. Elle avait déjà décliné plusieurs invitations de la part de la petite communauté française sur place. Elle appréciait son isolement momentané. Mais il lui restait peu de temps avant son retour, et elle ne voulait pas paraître se tenir à l'écart. La solitude choisie n'était pas toujours bien comprise. Elle accepta.

Le lieu des festivités lui parut curieux, cela ressemblait à une usine. Comment et pourquoi son collègue avait-il organisé une soirée dans un tel endroit ? Elle ne s'attendait certainement pas à cela. Elle commença à ressentir un certain malaise, cherchant à comprendre l'allusion que Paul avait faite. En entendant vociférer à l'intérieur, elle hésita à entrer puis se décida. Si cela ne lui plaisait pas, elle rebrousseait chemin. En pénétrant dans le bâtiment, son malaise s'accrut. Elle découvrit,

interdite, de petits groupes composés presque exclusivement d'hommes massés les uns sur les autres, certains poussant, comme s'ils formaient une mêlée de rugby et qu'ils voulaient s'emparer du ballon qui se trouvait au centre. Fanny ne distinguait pas ce qu'ils regardaient et encourageaient de leurs cris. Paul, excité et empestant l'alcool, l'aperçut. Il la saisit et la fit monter sur un genre d'estrade, sûrement le poste d'observation du contremaître de l'usine. Et là, elle comprit. Un esprit tordu avait enfermé des araignées dans des bocaux et les avait livrées aux regards électrisés des spectateurs qui pariaient simplement sur la mort de l'une d'elles après un combat acharné.

C'était écœurant et révoltant. Elle jeta un regard incrédule à un Paul Broussard hilare et quitta les lieux. Elle fut ébranlée. Les araignées qu'elle prenait pour des ennemies, des prédatrices pouvaient être des victimes. Elle ressentait de l'empathie pour elles ! Ce constat la bouleversa. Au nom de quoi était-on plus ému par un chaton que par un invertébré ? Bien sûr qu'il existait une hiérarchie entre les êtres vivants... instaurée par l'être humain qui s'estimait en être à la tête !

Le regard de Fanny commença à changer. Pendant les jours qui suivirent, ses pensées furent en ébullition. Elle fit des recherches sur internet.

Elle découvrit, incrédule, que son animal-totem

était l'araignée. Elle comprit qu'il y avait un parallèle entre les sentiments de peur, de tension qu'elle ressentait lorsque l'araignée surgissait dans ses rêves et ses propres sentiments d'angoisse et de mal-être qui revenaient de manière chronique.

Si l'araignée apparaissait aussi régulièrement dans sa vie, c'était sans doute pour lui dire quelque chose, la mettre en garde, lui signifier de prendre soin d'elle. Elle l'avait jusqu'ici considérée comme sa bête noire. Et si l'araignée au contraire pouvait être bienveillante, exercer une influence positive sur elle ? Elle devait apprendre à interpréter ses signaux.

L'article évoquait la symbolique positive des araignées, la créativité, l'énergie. À elle de prendre son destin en main, comme elle l'avait fait en sortant de sa relation toxique avec Jeff.

Elle réfléchit longuement à la relation sur le mode du jeu qu'elle entretenait avec Cyril, qu'elle trouvait si crispante. Ce n'était pas un hasard si elle était tombée sur lui. C'était sûrement grâce à son aide qu'elle avait commencé à apprivoiser ce qui la terrorisait. Il s'agissait d'une version assagie, édulcorée du jeu qui avait mis son état mental en péril. Les asticotages et autres mystifications que pratiquait Cyril étaient anodins, elle le voyait clairement maintenant, et c'est même sûrement

cela qui leur avait permis de transformer l'essai, de ne pas s'enfermer dans un lien mortifère.

Fanny éprouva une bouffée de gratitude à son égard et s'attendrit en repensant à la chanson de Barcella que lui fredonnait souvent Cyril : « les monstres ne font peur qu'à ceux qui n'ouvrent pas leur cœur ». Elle sourit intérieurement et ressentit une paix qu'elle n'avait pas connue depuis longtemps.

À l'aéroport, elle s'arrêta dans une boutique duty free pour s'offrir une broche. Le simple fait d'accrocher le bijou à sa veste lui arracha une grimace de dégoût, mais elle était déterminée à conjurer le sort. Ses doigts lui semblèrent garder la sensation des soies des pattes, bien qu'elles ne fussent constituées que de petits strass colorés.

Liane Copel

Éternel dodo

...bzzzzzz, tchhhhhhh, tchhhhhhhhhh,
bzzzzzzzzzzzzzzzzzzzz...

Les insectes bourdonnaient au-dessus du corps. L'état de décomposition était avancé à en croire la puanteur. Ceci dit, avec l'odeur de vase, c'était difficile de savoir. J'avais beau travailler comme flic ici, en Louisiane, depuis toujours, je ne m'y habituais jamais. Je sentais que j'allais rendre mon bread pudding. Je risquai quand même un coup d'œil. Pour en avoir le cœur net. Il n'était pas beau à voir, avec sa peau fripée qui se détachait par lambeaux blanchâtres. Je m'étonnais malgré tout de l'indifférence de nos bons vieux alligators. Pas

faim, les gars ? Un œil semblait flotter à la surface de l'eau, la peau épaisse à demi enfouie dans le bayou. La paupière s'était ouverte au ralenti et le saurien avait dévoilé sa pupille attentive. Mon collègue Majorel et moi, on pataugeait dans la flotte depuis un moment ; autour de nous le marigot résonnait de mille cris. Plus vivant que le bonhomme en tout cas. Et je n'avais pas envie de lui servir de déjeuner. « Bon, Chat', on s'arrache ? me lança-t-il. Ces satanés moustiques veulent ma peau. Bientôt, je serai plus laid à voir que notre client du jour. — OK, la Scientifique arrive de toute manière. Pas envie de les avoir dans les pattes. »

C'était le bazar habituel. À ceci près qu'on était sur une île quasi déserte en principe. Une réserve. Une équipe internationale de scientifiques se trouvait sur place et c'était eux qui avaient signalé « l'anomalie » comme ils l'avaient appelée dans leur drôle de langage mathématique. Un cadavre. Les agents de police les tenaient à présent à distance de la scène. Une femme avait essayé de s'approcher, une Française je crois. Elle avait été interrogée comme les autres témoins et on n'avait pas pu en tirer grand-chose : elle répétait en tire-bouchonnant les manches de sa tunique qu'il fallait savoir rebondir. Un jeune flic la repoussait doucement à présent en lui demandant de reculer pour nous laisser faire

notre boulot. Avant de remonter dans le pick-up aux côtés de Majorel, je remarquai l'un de ces gros chats sauvages perchés dans un immense cyprès chauve. Peut-être un lynx roux à bien y regarder. Le noyé avait fini sur Cat Island après tout. Katrina ne lui avait pas fait de cadeaux à ce bout d'île : en 2005, l'ouragan avait emporté sa queue.

« J'ai un chat dans la gorge »

C'était tout ce que ma femme, Maddy, avait trouvé à me répondre en m'entendant débiter mes excuses quand j'étais revenu complètement beurré bien après l'heure du dîner. Elle était en train d'arranger ses précieux sachets de graines, ramenés de tous les voyages qu'elle avait bien pu faire quand elle était plus jeune. Elle les avait étiquetés méticuleusement : « camélia » de Cornouailles, « hortensia bleu » de Bretagne, « citronnier » d'Italie... Fallait être honnête, rien de tout ça ne poussait ici : le climat était trop torride et ce que la terre voulait bien cracher était dévoré par les oiseaux migrateurs. Je l'avais trouvée un matin, à genoux dans le jardin, pétrifiée devant ses citronniers dévastés comme l'une des cariatides qu'on voyait sur le fronton des bâtisses coloniales, lasses de porter le poids de leurs frustrations.

Je balayai la table d'un revers de la main, les sachets semblèrent voler un instant avant de joncher le sol poussiéreux. Storm, notre chat, sauta du buffet sur lequel il s'était réfugié pour en attraper un au vol et profita de la confusion pour s'enfuir avec. Je me surpris à me demander duquel il pouvait bien s'agir. Comme si ça pouvait bien avoir quelque espèce d'importance.



Les insectes, était-ce vraiment si abject ?

C'est la question que je me posais ce matin de novembre dans le taudis qui nous servait de bureau alors que je pulvérisais un énième moustique sur ma peau moite. On disait que c'était l'odeur de la sueur qui les attirait. Enfin, je ne me souvenais plus très bien. C'était peut-être le CO₂ ou l'acide lactique pour ce que j'en savais. Le sang perla, bien rouge. Une jolie goutte épaisse, nette. Sous les pales du ventilateur qui tournaient au ralenti, le mur était maculé de taches brunes de sang séché : un vrai cimetière de moustiques. Vous penseriez que ça pourrait les dissuader d'en découdre avec vous, non ? Mais le « Vampire de Louisiane » était coriace. Ça tombait bien, moi aussi.

En me grattant, je repensais à ce type, cet entomologiste-là, qu'on avait consulté pour une

autre enquête quelques mois plus tôt près de la ville de Lafayette. Une affaire de corps grouillant d'insectes. À première vue, rien que la cuisine habituelle pour des gars de la Crim' comme nous. Sauf que ceux-là étaient du genre particuliers, et rares avec ça. Des scarabées bleus, des vers spiralés, des araignées microscopiques. Le tueur les introduisait dans les corps avant de suturer. Ils dévoraient les chairs pour se libérer et s'entretuaient à coups de mandibules, de pattes et d'antennes. Devant notre mine dégoûtée, le bonhomme avait ajouté que lui-même regardait s'affronter des araignées dans des bocaux. Il organisait même des paris, « entre amis » qu'il disait. Paraît qu'y avait du fric à se faire. Il avait ajouté en haussant les épaules que ce n'était pas les fonds que l'État lui allouait si généreusement pour ses recherches qui lui paieraient son bourbon.

Depuis, je ne voyais plus les insectes de la même façon.



Faisons une pause, rien ne presse. Offrons-nous le luxe de revenir sur notre drôle d'oiseau : l'entomologiste.

Ce type, c'est une curiosité de la Nature. Pas étonnant qu'il ait embrassé cette carrière. J'adore cette expression, pas vous ? Comme si on pouvait

tomber amoureux d'un job et lui rouler un patin...

Paul Broussard. Notre spécimen vient de France et on pourrait nous demander ce qu'il fricote en Louisiane. On pourrait aussi nous interroger sur son penchant pour l'alcool dont les effluves maltés ne le quittent jamais. Sur ses yeux injectés de sang et sur sa peau de crocodile. Pas très ragoûtant, hein ? Eh bien, nous ne répondrons pas. Monsieur Broussard, donc, sirote son premier verre de bourbon de la matinée. Il est vautre littéralement dans le rocking-chair sur le porche de sa maison typique du sud des États-Unis. Vous avez l'image là ? Le mouvement de balancier apaise ses crises de rhumatismes. À moins que ça ne lui refile la nausée. Quand il atteint le bon degré d'alcool – il a mis du temps à établir le bon dosage, un truc de scientifique avec protocole et tout le bazar – il parvient à oublier la chaleur moite, les moustiques, le vacarme des oiseaux. Il chevauche à nouveau le dodo du Jardin des Plantes à Paris.

Voyez, nous le laissons paisiblement retomber en enfance. Laissez-vous bercer à votre tour. Écoutez cette belle histoire qui n'a rien d'un conte pour enfants.

Il était une fois : Paul, un habitué du manège du cinquième arrondissement. Il aimait chacune des créatures : le panda dodu, l'éléphant agenouillé, le tricératops avec sa corne et sa collerette, les girafes étranges des temps anciens mais il revenait toujours

au dodo. Il en avait conçu une véritable obsession pour l'animal disparu. Adolescent, quelques années plus tard, nous le voyons flâner dans la grande galerie de l'Évolution du Muséum parisien, se délecter du mélange d'effluves fauves et de ceux des chairs en décomposition. Regretter que les colons aient massacré cet animal aussi grotesque qu'attachant. Plus loin, à l'université voisine, se passionner finalement pour les insectes mal-aimés et pourtant si fascinants. À cette pensée ô combien réconfortante, son rire évolue en une quinte de toux sèche qui le fait tanguer dangereusement.

Pour l'heure, notre personnage somnole sur sa chaise, cuvant le bourbon que lui a offert une collègue française de passage, charmante au demeurant. Elle a même travaillé un temps au Muséum à Paris, ça leur fait des souvenirs en commun. Il ronfle et renifle bruyamment. Ah, il vient de chuter lourdement, s'entaillant la paume sur le verre brisé. Il se fera un bandage plus tard. Peut-être.

•

« Cat Island ». Et pourquoi pas « Alligator Island », hein ? Je vous le demande, moi le saurien qui en sait des choses...

Les humains s'en étaient allés sur leurs deux pattes avec leurs bateaux à moteur bruyants, leurs

lampes torches dont les faisceaux fouillaient la pénombre du bayou sans ménagement. Ils avaient laissé des traces derrière eux : celles de leurs semelles épaisses dans la terre argileuse, la rubalise qui délimitait le périmètre comme une absurde et lugubre guirlande de Noël. On s'acheminait vers la période des fêtes de fin d'année après tout. Je les avais entendus en parler. Pour ce qu'un alligator pouvait en avoir à faire... Cat Island, ça n'avait rien d'une destination touristique. Les bateaux à aube qui promenaient les hordes de photographes amateurs n'y faisaient pas escale. Il y avait bien l'équipe – réduite – du US Fish and Wildlife Service qui s'acquittait consciencieusement de sa tâche. On mesurait la qualité de l'eau. On s'assurait que les quotas de pêche étaient respectés. On venait mesurer le cyprès chauve des marécages : ses 96 pieds de haut et ses 17 pieds de large avaient même fini par faire l'objet d'un sentier dédié que seuls les détenteurs du permis annuel de visite étaient en droit d'arpenter. Ou les scientifiques. Pour vingt misérables dollars, vous pouviez jouer à vous faire peur en affrontant la terrible faune sauvage... Un p'tit tour et puis s'en vont. Bon débarras !

Nous, les alligators, pour être honnêtes, on passait une bonne partie du temps à roupiller. C'était surtout les oiseaux qui assuraient l'animation. À la saison des amours, les tarins des aulnes

poussaient des cris stridents mais c'était sans commune mesure avec les lamentations rauques et pleurnichardes des puffins qui venaient hiverner chez nous. Dans ces moments-là, je vous assure, j'aurais préféré appartenir au nombre exponentiel des espèces disparues. Du croco au dodo.

Je gardais toujours une pupille à demi ouverte. Et c'est une chance pour toi, lecteur, n'est-ce pas ? Ce type en costard clair, j'avais bien vu la fille le balancer à la flotte après lui avoir flanqué un bon coup de pagaie histoire de s'assurer qu'il ne se relèverait pas de sitôt. « Heureux au jeu, malheureux en amour, tiens ! », avait-elle assené en prenant son élan. Quelques bulles étaient timidement remontées à la surface puis le corps avait coulé. Il s'était enlisé dans la boue qui tapissait le bayou. Moi, la chair humaine, ce n'était pas mon mets favori. Je préférais de loin une tortue au ventre dodu ou l'un de ces hérons qui ne doutaient de rien et pêchaient dans nos eaux territoriales. Les quotas, je m'en tamponnais.

Alors le corps avait fini par remonter à la surface quand les gaz et ballonnements étaient apparus. On aurait cru un dindon crevé avec sa peau à vif et son cou pelé.



Thanksgiving Day. J'avais accepté de me plier au

rituel pour ma Maddy. Elle avait tenu à inviter du monde. On ne voyait jamais personne, mon pauvre Chat', s'était-elle plainte. Je devais reconnaître que c'était pas faux. Alors les jumelles Sarah et Olivia étaient là avec leurs compagnons. J'avais encore oublié leurs prénoms. Toujours dans l'ombre de leurs moitiés, de vrais figurants ces deux types. Par contre, les deux sœurs valaient leur pesant d'or. Maddy me les avait présentées après les avoir rencontrées au « Cercle de la francophilie ». Quel nom ridicule et pédant ! Elles étaient devenues amies. J'avais vite compris que les jumelles ne pouvaient se quitter des yeux plus de quelques minutes. Elles se vouaient un amour réciproque maladivement exclusif. Leur simple présence rendait l'ambiance électrique. L'ouragan n'était jamais bien loin.

La dinde trônait au milieu de la table, sur son bûcher de marrons fumants. Les arômes de peau grillée à point me mettaient l'eau à la bouche. Je voyais la graisse suinter de la volaille et le plat crépitait encore à la sortie du four. Le fumet gourmand se confondait avec les notes fumées du feu de cheminée. J'avais baissé la garde et, un instant, je me crus de nouveau victime de l'une de ces hallucinations qui me tenaient compagnie depuis le début de l'enquête. Les convives armés de leurs fourchettes et de leurs couteaux étaient sur le point d'attaquer. De se jeter sur leur proie,

dinde ou voisin de table. Sarah, la plus effacée des deux sœurs, par exemple, avait le visage rubicond. La flambée allumée malgré les 14°C extérieurs n'y était pas étrangère mais ça n'expliquait sûrement pas tout. Elle regardait son double, Olivia, lancée dans une discussion animée avec Broussard que le plan de table avait placé sur sa route. Je ne sais vraiment pas pourquoi Maddy avait tenu à l'avoir avec nous, celui-là. Sarah avait le corps raidi et le regard mobile et attentif du chat prêt à bondir sur sa proie. Son compagnon lui caressa le bras et elle rentra les griffes. Ses ongles rouges pianotaient nerveusement sur la table et sa serviette en papier au motif de rennes – *complètement incongru dans ce décor, notons-le* – avait déjà été hachée menue. Je baignais dans le brouhaha sans réussir à me sortir l'enquête de la tête.

Réflexion faite, la belle Olivia semblait trouver Broussard assommant. J'avais l'habitude d'observer les gens, de les percer à jour. Vu les heures passées dans la salle d'interrogatoire, fallait bien que l'expérience finisse par porter ses fruits. Fredonnant un air de jazz, elle lui portait une attention polie mais l'agacement perçait sous son masque lisse. Son nez se fronçait imperceptiblement tandis que les sourcils s'arquaient légèrement. Elle le méprisait. Oui, c'est ça. Elle regardait sa main à lui

qui agrippait le verre de bourbon et elle se tenait encore un peu plus en retrait, le corps en arrière sur sa chaise. À un moment, son regard se détacha du scientifique, qui commençait à divaguer sur ses foutus insectes, et s'accrocha à sa sœur. Un sourire énigmatique flotta un instant sur ses lèvres. On hésitait toujours entre l'amour et la haine avec elles deux... De l'autre côté de la table, Sarah picorait dans son assiette, émiettant la farce avec sa fourchette. Elle avait encore maigri. Le contraste avec les courbes voluptueuses d'Olivia était saisissant. L'une semblait se nourrir de l'autre en définitive. Jumelles, oui. Pareilles, ah ça, non.



La nuit, Majorel ne dormait pas. Non. Il réfléchissait. Il se contentait parfois de fermer un œil comme le font les alligators dans le marigot. La comparaison lui convenait parfaitement d'ailleurs. Il pataugeait dans les enquêtes sans bien sembler voir où il mettait les pieds, savait se fondre dans le décor, se faire oublier. C'était un enquêteur redoutable. Il pouvait rester immobile des heures durant, planquer, et, le moment venu, il déployait son corps lourd et fondait sur sa victime sans lui laisser la moindre chance de s'en sortir.

Cette nuit-là, il contemplait la ville depuis

son balcon. Une fenêtre ouverte sur la Nouvelle-Orléans. Comme dans un polar des années 50, le noir et blanc lui allait comme un gant. La mâchoire puissante se contractait pour tirer sur sa cigarette avant de relâcher la fumée par les narines. Les muscles de son torse de boxeur saillaient sous son marcel clair maculé de taches de transpiration. Un instant, il se pencha par-dessus la rambarde et il sortit du champ. *Qu'est-ce qu'il foutait, ce con ?* Le jour nocturne de la ville qui ne dormait jamais, elle non plus, aveugla l'écran. C'était beau et pourtant Majorel n'en avait rien à cirer.

Ce jour-là, il était retourné à l'usine de coton où une disparition inquiétante avait été signalée. Quelque chose ne tournait pas rond là-bas malgré les apparences. Les machines s'agitaient sans relâche, ne laissant aucun répit aux ouvrières. Le vacarme assourdissant vous empêchait de penser. On ne savait plus si on était dans une ruche ou dans un atelier. Ça bourdonnait à tout va. On retenait sa respiration pour échapper aux effluves chimiques des teintures. La tête vous tournait quand même, irrésistiblement. Le contremaître, un dénommé Manson, n'avait pas refait surface et les analyses étaient en cours pour vérifier si son ADN correspondait à celui du noyé de Cat Island. À l'usine, les abeilles laborieuses se montraient rétives à toute tentative d'interrogatoire. Personne n'avait

rien vu, rien entendu, ne savait rien. Anxieuses de retourner à la tâche, elles se dérobaient et Majorel n'avait rien pu en tirer à première vue. L'essaim restait compact et soudé.

Un homme au milieu de toutes ces femmes... Forcément, il avait dû y avoir des histoires. L'espèce humaine était sans surprise pour le flic blasé qu'il était devenu. Il était peut-être temps de changer de boulot. Une fois l'enquête résolue. Qui sait ?



Olivia avait dû se rendre à l'évidence. Sa sœur Sarah savait pour sa liaison avec Manson. Elle lui avait fait des allusions. Quelle rabat-joie ! Elle n'allait pas non plus se faire bonne sœur, à la fin... ! Elle l'avait rencontré dans un de ces clubs de jazz à l'ambiance torride qui pullulaient à la Nouvelle-Orléans. Elle avait besoin de s'amuser aussi. Son fiancé travaillait beaucoup et elle en avait assez de passer ses soirées à bouquiner en l'attendant. Et puis l'intello, c'était Sarah, pas elle. La lectrice insatiable. Depuis qu'elle savait lire, elle ne les avait plus lâchés, ses bouquins. Olivia ne lui pardonnerait jamais cette soirée de janvier où elle avait voulu prolonger le plaisir en lisant à la bougie dans le grenier de leur maison, loin là-bas, dans ce pays qu'elle avait laissé

derrière elle. Le feu avait commencé à lécher les pages du livre avant de se propager au vieux fauteuil de velours dans lequel les deux petites filles étaient installées, leurs jambes entremêlées. Bientôt la maison s'était retrouvée en flammes. Elles avaient dévalé l'escalier comme dans un rêve. Leurs parents qui dormaient dans la chambre du fond n'avaient pas pu être sauvés. Les jumelles orphelines avaient atterri chez des parents éloignés, ici, en Louisiane.

Elle n'était pas près de l'oublier cette nuit de terreur. Sarah, quant à elle, ne supportait plus la proximité d'un feu, aussi inoffensif soit-il. Il réveillait ses angoisses de sale petite coupable. Bien fait pour elle.

Alors quand elle lui avait fait une scène de jalousie, Olivia avait vu rouge. Elle n'avait aucun compte à lui rendre. La coupable, ce serait toujours elle, pour l'éternité. Qu'elle ne se mette pas en tête de changer les rôles.



Majorel et moi, on faisait équipe depuis combien de temps déjà ? Un bail. On se connaissait sans vraiment se confier de détails intimes. Je sentais qu'il était au bout du rouleau. Trop de nuits sans dormir. Trop de jours sans s'éveiller de la

torpeur. Avec son look éculé de détective de film noir – chapeau de feutre enfoncé sur le crâne et imperméable ceinturé –, il faisait craquer les filles et transpirer les voyous. Trop cliché pour être vrai. Biberonné au roman policier. De Raymond Chandler à Manchette. Rangés par ordre alphabétique dans sa bibliothèque qui faisait office de décor unique dans son salon dépouillé. Au poste, c'était un peu pareil : on ne faisait pas dans les fioritures. Deux bureaux en contreplaqué disposés en quinconce. Des étagères métalliques brinquebalantes contre les murs sales. Un porte-manteau manchot.

En face de moi, Majorel avait d'ailleurs quitté son imperméable. Mais pas son chapeau. Il relisait les PV des interrogatoires à l'usine. Celui du directeur au teint bilieux. « Manson ne s'est pas présenté à son poste le premier lundi du mois de novembre. Ça ne lui ressemble pas », voilà ce qu'il avait déclaré laconiquement. Ceux des ouvrières qui travaillaient le samedi qui avait précédé sa disparition. Elles n'avaient rien remarqué d'inhabituel. Il portait un costume bien repassé. Non, ce n'était pas la première fois. Peut-être s'apprêtait-il à sortir après le travail ? L'une d'elles l'avait dit amateur de jazz hot. Elle avait rougi et baissé les yeux et s'était murée dans son silence après cette révélation qui paraissait bien inoffensive. S'agissait-il d'un indice capital ? Pourtant c'était une petite baignade qui lui

avait coûté la vie, pas une bagarre d'alcooliques à la sortie d'un club, rien ne collait là-dedans !

La Scientifique avait bien fini par confirmer en effet que Manson et le noyé de Cat Island ne faisaient qu'un. Quant aux autres dépositions, celles des biologistes qui avaient trouvé le corps là-bas, elles étaient aussi cliniques que soporifiques. L'Espagnol qui avait fait la macabre découverte répétait que le noyé flottait sur le ventre, une chaussure en moins, le pied enroulé dans les lianes qui affleuraient à la surface de l'eau, sa jambe formant un angle improbable avec son buste. La Française si nerveuse n'en avait que pour les cheveux crantés du noyé « que le séjour dans l'eau n'avait pas débarrassés de la couche épaisse de brillantine ». À quel détail se raccrocher ?

Le détective avait réfléchi à voix haute à son habitude. Dans les vieux couples comme le leur, on ne se gênait plus l'un pour l'autre.

Je l'écoutais distraitement. La dispute avec Maddy qui avait clôturé le week-end de Thanksgiving me vrillait les tempes. Elle, Broussard et ses insectes, et les deux frangines qui se regardaient en chiens de faïence. La fine équipe, tu parles !

Nous laissons les enquêteurs se démener comme deux insectes piégés dans un bocal. Tout juste pouvons-nous prendre les paris sur la suite de

l'investigation. Lecteur, toi qui en sais plus qu'eux, tu en sais peut-être déjà trop...



Paul Broussard passe la scène de crime au peigne fin. Il est revenu sur Cat Island avec son vieux bateau à moteur, celui qu'il utilise pour ses parties de pêche. Il soulève la rubalise pour accéder au périmètre protégé. On lui a parlé d'empreintes animales. Il a vu les clichés sans en croire ses yeux. Et, en plus, ce Manson n'est pas tout à fait un inconnu pour lui. C'est le type avec qui il traficote à l'atelier. Paris clandestins. Combats d'insectes. Il se rectifie : « Avec qui il traficotait. » Toujours tiré à quatre épingles, pas le genre à aller faire de la randonnée dans le bayou. Broussard se demande qui va bien pouvoir prendre le relais à l'usine. Un complice zigouillé, ça décourage les vocations en plus. C'est mauvais pour les affaires.

Les empreintes qui s'éloignent de l'eau n'ont rien à voir avec celles des alligators qui somnolent dans la flotte. Fascinantes, ces bêtes préhistoriques d'ailleurs. Elles lui rappellent les dinosaures de la galerie de paléontologie au Muséum d'Histoire Naturelle. Mais ces traces-là, on dirait celles... !? Impossible, non. L'entomologiste convoque ses souvenirs d'étudiant et c'est la seule explication

qui lui vienne à l'esprit. Il identifie des empreintes d'oiseaux, un héron peut-être avec les trois doigts antérieurs bien dessinés ponctués de griffes apparentes. Pourtant leur profondeur laisse penser à un oiseau bien plus lourd et pataud !?

Broussard soupire. Il est trop vieux pour ces conneries. Voilà qu'il voit des dodos partout maintenant. Il reprendrait bien un p'tit bourbon pour calmer ses nerfs.



Quinze jours plus tôt, Sarah était allée rendre une petite visite à Manson, l'amant de sa jumelle, à l'usine où elle lui avait dit qu'il travaillait. Elle l'avait attendu près de sa voiture, sur le parking. La nuit tombait déjà et le type ne l'avait avisée qu'au moment où il ouvrait sa portière. La porte de l'atelier était restée entrouverte et un filet de lumière s'en échappait. Un air d'incrédulité s'était affiché l'espace d'un instant sur son visage avant qu'il ne soit de nouveau maître de ses émotions. Le fantôme d'Olivia... Avec toutes les histoires à dormir debout qu'on racontait dans le coin, voilà qu'il devenait superstitieux ! La fille qui lui faisait face lui ressemblait mais elle était beaucoup plus pâle. Plus maigre aussi. Une version décharnée et blafarde de sa jolie petite gigoteuse qui se

trémoussait sur des airs de jazz. Qu'est-ce qu'elle fichait ici, cette nana ? Il s'assura que personne ne les observait. Le vacarme qui filtrait de l'usine couvrirait de toute façon leurs paroles.

« Alors, tu me remets maintenant ? » l'interrogea-t-elle. « Tu dois être la frangine, je suppose. T'es venue chercher ta dose d'aventure toi aussi ? Ou tu viens passer un entretien pour du boulot à l'usine ? » Manson dévoila un sourire carnassier. Il dégageait une odeur d'eau de Cologne citronnée mêlée à celle de la brillantine. Quand il essaya de l'embrasser dans le creux du cou, elle perçut des effluves musqués, mâles. Elle le repoussa avec beaucoup plus de force qu'il ne lui en aurait cru. « Me prends pas pour ma sœur... Tu vas lui lâcher la grappe, d'ailleurs, tu comprends ? » Elle avait l'air sérieuse, la gamine. Il trouvait presque ça attendrissant. « Je vais te proposer un marché, ma belle. Tu viens jouer demain soir ici, à l'atelier. Tu gagnes, je disparais de sa vie. Tu perds, je récupère le camée que tu portes ce soir... et ta sœur. » C'était le seul bijou qu'elle tenait de leur mère. Sarah hésita mais l'enjeu était trop important, elle se résigna. Elle saurait bien tirer son épingle du jeu.



Majorel et moi étions allés cueillir Sarah à la

librairie où elle travaillait sur Esplanade Avenue dans le Vieux Carré français. On y vendait des livres européens en version originale ou bilingue. Elle ne cilla même pas en nous voyant débarquer. Elle posa le livre qu'elle tenait. Sarah et Olivia, les jumelles françaises. Deux sœurs inséparables qui se détestaient autant qu'elles avaient besoin l'une de l'autre. Sarah n'avait pas supporté que sa moitié se jette dans les bras d'un sale type comme Manson. Elle avait réglé le problème à sa façon. À moins peut-être que sa sœur ne le lui ait demandé ? Avec les jumeaux, on pouvait s'attendre à tout. Surtout quand on a perdu ses repères si jeunes. Orphelines et déracinées. Elles avaient dû, comme les plantes de Maddy, essayer de s'acclimater sur cette terre d'accueil parfois hostile.

« J'étais obligée d'aller là-bas, de participer à leur petit trafic. Tu comprends, Chat' ? Ce meurtre, c'est en rapport avec les combats d'araignées, c'est ça ? Un sale type, ce Manson. J'ai vu les pauvres gosses qui venaient lui apporter les araignées qu'ils avaient traquées dans le bayou contre quelques billets crasseux.

— C'est fini, Sarah. On sait tout. La liaison entre Manson et Olivia. L'incendie quand vous étiez petites. Le chantage de ta sœur depuis. Et on a retrouvé ton pendentif... dans le bayou. On dirait

qu'il est temps d'avouer.

— Je l'ai perdu, le pendentif, c'est vrai. Mais pas là-bas, perdu à ce jeu stupide. Et Manson a raflé la mise. Mais on peut pas gagner à tous les coups, la preuve. »

La partie n'était pas terminée. Bluff ou pas, il allait falloir tirer les choses au clair.



Broussard, l'entomologiste détraqué, était tombé dans le panneau. Il n'avait pas pu résister aux empreintes de dodo. Fanny avait su tout de suite qu'il marcherait. Qu'il bondirait à pieds joints même. C'était un joueur invétéré après tout. Si elle s'était engagée dans cette équipe internationale, c'était pour fuir sa vie d'avant. La vie avec son ex joueur, Jeff. Elle voulait se noyer dans les chiffres, disparaître sous des avalanches de graphiques et de données scientifiques à analyser. Leur mission les avait conduits en Louisiane. Les alligators. La biologiste française Fanny Langier était spécialiste des crocodiliens et étudiait les mutations génétiques qui avaient conduit des genres fossiles basaux éteints aux crocodiles et caïmans actuels. Elle avait connu l'entomologiste à un congrès qui s'était tenu à Lafayette où il présentait un papier

sur les insectes fossiles de Louisiane. Il l'avait entretenue de sa passion pour le dodo et de leur intérêt commun pour les espèces disparues. De fil en aiguille, elle avait découvert son petit commerce dégoûtant et les combats d'araignées qu'il orchestrait dans la région pour s'en mettre plein les poches.

Il l'avait invitée à une partie nocturne dans l'atelier d'une usine de coton près de Morgan City. Un petit maquereau aux cheveux gominés rabattait des paumés pour lui. Il avait les clefs de l'usine, il devait sûrement y travailler. Elle avait reconnu l'ambiance, celle d'une salle de jeu ou d'une salle de boxe clandestine : les parieurs qui retiennent leur souffle quand les insectes s'avancent lentement l'un vers l'autre, les cris féroces d'encouragement une fois la mise à mort enclenchée, l'odeur écoeurante et aigre de la sueur. Elle avait misé petit pour ne pas se faire remarquer, ravalant son dégoût. Tandis que les araignées luttaient pour leur survie sous ses yeux, sa peau à elle la démangeait terriblement sous le T-shirt à manches longues. Puis, quand le calvaire du combat avait pris fin, elle avait fait mine de partir, avait coupé le moteur et elle était revenue à pas de loup. Une fois les pigeons plumés, les complices se partageaient le butin.

C'était un type comme eux qui avait plongé Jeff dans l'enfer du jeu. Paris, parties de poker, casino.

Tout ça, c'était du pareil au même. L'angoisse de se réveiller sans un sou. Les découverts bancaires. Devoir s'humilier devant les banquiers. Le jeu avait eu raison de leur couple. Quand Fanny lui disait qu'il était fou, Jeff lui rétorquait toujours que, s'il était fou, c'était d'elle. Pourtant, lasse de ces mots creux, elle en avait eu assez de cette parade et elle était partie. Il avait disparu de sa vie mais pas les crises de nerfs. Des tremblements incontrôlables, des picotements. Comme des insectes qui grouillaient sur son corps. Elle se grattait au sang et devait porter des vêtements couvrants pour cacher les marques indélébiles laissées par ses propres ongles qui lacéraient sa peau.

Elle avait déjà pris sa décision. Ces deux piranhas allaient rejoindre les espèces disparues.

Manson, ça avait été un jeu d'enfant. Il ne disait jamais non à une partie de jambes en l'air avec une jolie femme. Elle avait prétexté avoir terriblement envie d'une excursion nocturne en bateau. Pour un bon coup, c'en était un. Elle ne l'avait pas raté, le salopard.

Broussard, elle avait joué au chat et à la souris avec lui puisqu'il aimait ça. De bouteilles de whisky en clichés photographiques énigmatiques de la scène de crime, elle avait tissé sa toile. Comme un insecte pris au piège, elle l'avait regardé s'empêtrer

tout seul dans le bayou. Les fausses empreintes de dodo l'avaient conduit droit dans un marécage brumeux dont il n'avait pas pu se dégager. Des alligators ou des serpents venimeux, elle ne savait pas sur qui parier.

Épilogue

Je nous pensais pourtant tranquilles tous autant que nous étions, bêtes à poils, à écailles ou à plumes, à présent. Pas moyen de faire la sieste sur cette île, je vous jure. Un humain était revenu, tout seul cette fois. Je ne pourrais pas dire qu'il se tenait sur ses deux pattes pour le coup, il lui en aurait bien fallu une troisième. Il se servait d'une bouteille comme d'une canne, laissant de drôles d'empreintes sur le sol. Quand il l'eut vidée, il la jeta à l'eau d'un geste rageur. Il titubait en suivant des traces bizarres. Pour sûr, je connaissais toutes les bestioles du coin et je peux vous dire qu'aucune n'en laissait de pareilles, parole d'alligator ! Le gars s'était enfoncé dans la brume putride. J'avais poussé un bâillement terrible à m'en décrocher la mâchoire. Les Hommes étaient profondément ennuyeux.

Ce qui était certain, c'est qu'il partait lui aussi pour faire un très long dodo.

Laurence Verdier

Dododendron

Dodo

Par un mystère que nous n'expliquons pas Rhododendron nous a conduit directement aux dodos, les oiseaux (mais peut-être aussi le sommeil, allez savoir). Nous croyons pouvoir affirmer que dans le mot rhododendron se cache une colonie de dodos ayant échappé de peu à l'extermination. Les dodos n'ont pas disparu, ils ont été malins, ils se sont cachés dans le mot rhododendron pour survivre. Quelle excellente idée de cachette ! On peut imaginer que le côté dodu de rhododendron avec ce triple D a été la raison de leur choix.

Barbe-à-Papa

C'est le rose qu'elle a aux joues qui nous surprend. Un rose barbe-à-papa. Tendre et voluptueux. Un rose qu'on a envie de lécher, vous voyez ? Et c'est rare qu'on ait envie de lécher les joues d'une morte. Lucile de Chateaubriand est décédée en 1804, autant dire que ça fait un bail puisque nous sommes le treize novembre deux mille vingt.

Elle porte une robe blanche et on est rassuré que quelque chose colle avec l'idée qu'on se fait des morts.

Elle explique détester celle qu'elle a été de son vivant. Ombre de son frère, absente à sa vie. Maintenant, elle affirme qu'elle est présente à sa mort et qu'elle est prête pour de nouvelles aventures.

Par hasard

C'est la pleine lune, le bon moment pour ouvrir le mot dodo (et non les dodos cachés dans rhododendron) et y découvrir Lucile de Chateaubriand. Dormir dans dodo, des fois, faut faire simple.

Lucile n'est pas *vraiment* morte, elle s'est juste retirée dans un mot (sûrement inspirée par les dodos). Mais si les dodos sont restés planqués dans rhododendron, Lucile, elle, s'est dés-belle-au-bois-dormantisée.

Elle se réveille comme on tombe amoureux : par hasard. Aujourd'hui, le hasard s'est organisé avec un manège qui tourne en rond dans la Vallée-aux-Loups. Personne n'en connaît l'existence sauf Nougat, une petite fille aux bottines rouges. Elle regarde Lucile qui s'étire dans le dodo du manège.

— Tu y crois toi à la ruche aux miracles ? demande Nougat.

Lucile, qui n'est plus surprise de rien, regarde cette petite fille qui est aussi très mal fagotée avec, mon dieu quel horreur, un pantalon d'homme tout crotté et un vulgaire imper de pêcheur.

— La ruche aux miracles, mademoiselle, je ne suis pas certaine de bien vous suivre.

— Ben y paraît que comme on fait plus de vœux, nous les êtres humains de la terre, ce sont les abeilles qui font les vœux à notre place, tu crois que c'est vrai ou c'est comme le Père Noël ?

— Excusez-moi mais je ne suis pas très au fait du Père Noël, non plus, c'est le curé de votre paroisse ?

— Tu sais pas qui c'est le Père Noël ?...

Nougat fronce ses sourcils, puis rassurée par le rose barbe-à-papa qui glace les joues de Lucile, elle explique avec un ton de prédicatrice :

— En tout cas, il existe pas ce type, tout le monde te fait croire que si pour te manipuler, alors attention, faut pas te laisser embobiner même si tu le vois en vrai dans la télé ça aussi c'est plein de fake ! Mais les abeilles, ça existe, on peut les voir du coup... je sais pas.

Lucile ne comprend pas grand-chose à cette bobine de fake mais déterminée à être vivante, elle décide de passer à l'action le plus vite possible. La vie c'est maintenant :

— Où peut-on les voir ces abeilles chère petite demoiselle ?

— Viens, suis-moi ! Faut passer derrière les rhododendrons.

Lucile, de plus en plus vivante, s'inquiète tout de même pour cette petite fille seule dans un parc au milieu de la nuit... (aussi il faudra faire quelque chose pour cette histoire de pantalon mais chaque chose en son temps)

— Où sont vos parents petite demoiselle ?

— Ils dorment.

Rassurée, Lucile sort de *dodo*, traverse *rhododendron* et se retrouve à nouveau De l'autre côté.

La fille du Père Noël

Penchons-nous maintenant sur cette petite fille aux bottines rouges, et sur son drôle de prénom Nougat qui n'a rien d'une friandise, c'est même franchement intello.

Nou, en créole haïtien, est un pronom personnel utilisé à la fois pour désigner la première et la deuxième personne du pluriel.

Et *Gât* est un terme de marine employé pour désigner un escalier taillé le long d'une côte difficile pour accéder à un embarcadère.

Ainsi quand Nougat dit *Je*, il y a toujours un peu de *nous* et de *vous* qui modèle son énonciation. Elle est envahie par les autres quand elle parle, quand elle réfléchit et même quand elle rêve. C'est pénible mais parfois c'est aussi pratique pour résoudre des problèmes d'équations à plusieurs inconnues.

Quant au *Gât*, il permet à Nougat d'accéder à des endroits qui n'existent pas. C'est grâce à cet escalier qu'elle se rend notamment chez le Père Noël qui est aussi son propre père.

Pour la suite de ce chapitre, *On* désignera la mère de Nougat mais aussi nous, soit vous lecteur

et moi autrice. Un *on* qui relie fiction et réalité, un *on* qui serait une sorte d'hétérotopie, un passage typographiquement concret entre un côté et l'autre du livre. Et si ce *on* vous malmène car il est habité par des pensées trop dérangeantes, laissez le *on* à la mère de Nougat, elle a l'habitude de décevoir, de ne pas être à la hauteur : elle porte cela tête haute et cœur flamboyant.

On a dit à Nougat que le Père Noël n'existait pas, parce que c'est plus simple de croire la même chose que tout le monde. C'est usant à la fin de lutter pour faire exister la Vérité, cette esbroufeuse qui veut toujours s'attirer la lumière et réfute scandaleusement ce qui est acquis depuis la nuit des temps. On a lâché l'affaire, par faiblesse, parce qu'on préfère la vie à la vérité, par manque d'ambition aussi, et surtout par manque d'enthousiasme pour l'esclandre.

On est allé chez le coiffeur, on a acheté de la lingerie et on a rappelé Majorel.

L'enfant pleure en silence cachée dans le tipi indien qui trône au milieu de sa chambre. On n'a pas trouvé de mots, sûrement parce qu'il n'y en a pas pour consoler les enfants. Les enfants ne se mouchent pas dans les mots, ils ont besoin d'amour. Et on ne veut plus en donner à cette petite fille

aux prunelles perchées sur une innocence trop tyrannique. Il faut se méfier de la pureté.

On frissonne, chair de poule. On ressuscite dans le regard de Majorel qui brille comme au premier rendez-vous. Heureusement, dans ce monde, certaines choses sont éternellement stables comme le dressement du désir avec le pigeonnant d'un décolleté.

On commande du champagne, on trinque en pensant qu'on attendra encore un peu avant d'annoncer à Nougat que le Père Noël est son père. Pour l'heure Majorel vient de remarquer nos porte-jarretelles, on a d'autres chats à fouetter.

Pas d'image disponible

Extérieur nuit dans une fosse commune, flashback en noir et blanc avec Lucile de Chateaubriand, cheveux hirsutes et yeux exorbités, avant qu'elle ne pique un petit somme dans dodo.

« Je dorlote mes contradictions avec fièvre et passion. La nuit quand personne ne me voit, que tous s'abandonnent à leurs vains rêves de grandeur chateaubrianesque, je sors une à une mes contradictions d'entre mes cuisses, je les lèche, je les baise et je viens les bercer contre mon cœur.

Mes grisantes apories, mes catins d'antinomies, mes chiennes antagonistes. Qui prendra soin d'elles ? Certainement pas mon frère, je l'entends encore clamer « Ma sœur est si déraisonnable » avec ce ton navré qui me donne envie de le gifler. Mais ça lui ferait bien trop plaisir que je le fouette, je sais bien, moi, à quoi nous jouions dans le grenier de la tour poivrière de Combourg, je sais bien qui avait l'ascendant et je peux vous dire que dans ces moments, mes exigences, mes humeurs fantasques et ma main impétueuse lui convenaient parfaitement. Moi, je suis pleine d'orages et de tornades. La houle de Saint-Malo à jamais tourmente mes désirs et a englouti toute possibilité de rivage serein en mon âme. Vous entendez ? ça craque, ça gronde, ça tranche, ça désordre, ça déborde de toutes parts. Je suis la tempête et vous n'en percevez que les pâles éclairs que je daigne bien laisser s'échapper. Cette tourmente est l'empire où je règne en tyran. J'ai tout sacrifié sur l'autel de mes contradictions. Mais que pouvez-vous y comprendre vous qui siégez sur votre bonheur confit et dégoulinant ?

Parfaitement insociable. On aurait pu graver cela en épitaphe sur ma tombe. Mais on m'a jetée à la fosse commune voyez-vous, sûrement plus raisonnable ? Moins visible ? Ont-ils eu peur que mes éclairs brisent le marbre et foudroient leur

descendance sensée, lisse et bonne à marier ?

Parfaitement insociable. Eh bien sachez que cela me va. Retournez planter vos choux dans vos potagers sans mauvaise herbe, retournez piquer les ourlets de vos vies bien rangées.

Je ne suis point ordinaire mais je connais tous les retranchements de ma démesure. J'abrite en mon corps un minotaure et je n'ai pas peur, car voyez-vous quand on lâche les chiens, les chiens vous protègent griffes et crocs. Alors prenez garde à mon âme dépareillée, je crache sur votre prétendue bienveillance et votre douceur méprisante. Je reste dans la fosse avec mes chiens et mes contradictions. Parfaitement vivante et parfaitement déraisonnable. »

La passation des bottines rouges

Retour dans les années 2020, extérieur nuit, sept ruches alignées sur un cercle imaginaire, entre les ruches, des cierges allumés. Autour, des arbres dont un cyprès chauve qu'on ne voit pas à cause du noir.

Nougat prend la main de Lucile, une main comme un rouge-gorge qui aurait trouvé une branche. Pas un nid. Nougat ne cherche pas de nid, elle cherche des branches pour voir plus haut et prendre son envol.

Ensemble, Lucile et Nougat entrent dans le cercle qui mesure exactement la taille du manège.

— Et maintenant que fait-on petite demoiselle ?

Nougat enlève ses bottines rouges et les tend à Lucile.

— Tiens, tu vas mettre mes bottines.

— Et moi, qu'est-ce que je vais vous donner en retour ?

— Moi j'ai déjà ta main, regarde !

Nougat a les yeux qui brillent et pas seulement à cause du reflet des flammes dans ses pupilles. Trouver une main pour prendre son envol c'est aussi rare que de tomber sur un miracle. Lucile enfle les bottines rouges qui immédiatement se mettent à sa taille. Les bottines sont magiques, Nougat est la fille du Père Noël tout de même.

— Maintenant il faut qu'on dise une phrase de la magie qui fait que ça arrive.

— Ha ? Vous voulez dire comme *abracadabra* ?

— Elle a trop servi celle-là, trop copié collé n'importe comment, elle est toute périmée, et puis il faut qu'on trouve la nôtre à nous, tu vois ?

— Eh bien je propose DODODENDRON ?

Nougat sourit.

— Ouais c'est cool, à trois on le dit ensemble, un deux trois :

— DODODENDRON DODODENDRON
DODODENDRON

C'est à ce moment-là que les abeilles sortent des sept ruches et dansent d'immenses murmurations, chorégraphie hélas invisible puisqu'il fait noir, au-dessus de Lucile et Nougat.

Le mystère s'alvéole, le miel des vœux s'écoule des ruches formant une rivière dorée. Lucile y trempe son doigt, voilà le goût qu'aura sa nouvelle vie.

Quant à Nougat, elle saute à pieds joints dans le liquide ambré en criant *Vive les abeilles ! Vive les miracles qui existent !*

Et nous, on va profiter que les rhododendrons sont encore en fleur pour aller rejoindre les dodos.

Olivia Sanchez

Chevilles ouvrières

Arrivée au bout du chemin, Lila suspendit son pas au pied du cyprès chauve qui la toisait de toute sa hauteur. Perdue dans des pensées qui paraissaient la dépasser. Le matin même, Patrick lui avait offert un talisman en terre cuite émaillée. Un kangourou à tête mobile qui chassait les mauvais esprits. Elle ne croyait guère à ces histoires à dormir debout. Trop perchées pour elle. Perchées comme les branches gracieuses de cet arbre de Louisiane qu'elle fixait, interrogative, les yeux plantés dans le ciel de l'été qui n'en finissait pas.

Patrick et elle s'étaient rencontrés dans le parc de la Vallée-aux-Loups. Tout près des ruches alors engourdis par l'hiver. La piqûre avait été

immédiate. Touchée en plein cœur. Le premier Noël ensemble avait été étonnamment doux. Loin du brouhaha du monde. Le printemps était venu, n'effaçant pas la morsure de l'hiver. La lyre qu'elle croyait brisée résonnait encore. Pleine des mots qu'elle ne disait plus.

Un dimanche d'avril, Patrick et Lila s'étaient de nouveau retrouvés là, à proximité des ruches à peine visibles derrière les herbes hautes qui les chatouillaient de leur caresse végétale. Un couple improbable se tenait debout au milieu de cette arène où à l'abri des regards se distillait le miel. Tout à coup dans le silence s'éleva la voix de l'homme : « Rhododendron », à laquelle répondit celle de la femme : « Dinde aux marrons ». Lila malgré elle avait laissé échapper un rire. Patrick avait conservé son sérieux malgré l'absurdité de la situation. Son esprit plus ouvert que le sien à elle captait peut-être quelque chose qu'elle ne pouvait percevoir. Peut-être s'agissait-il là aussi de quelque incantation derrière laquelle se cachait un sortilège. Peut-être que les abeilles exauçaient les vœux qu'elle ne faisait plus. Le lendemain, Patrick avait regardé sa tartine avec un drôle d'air.

Ça bourdonnait sec là-dedans. Un vrai atelier clandestin de couturières affairées au-dessus de leur bout de tissu. Ça grouillait à n'en plus finir.

Des bruissements dans tous les sens. Des bobines de fil qui se vidaient et des étoffes qui glissaient à vive allure sur les machines. L'organisation était au cordeau, pareille à celle des abeilles. Le maître des lieux était un petit type au teint jaune, cireux. Roger l'interrogea tandis que son collègue zyeutait alentour, se faufilant dans les allées rectilignes. Les filles ne bougeaient pas d'un poil, consciencieusement penchées sur leur ouvrage. Un ouragan aurait pu passer à quelques encablures qu'elles n'auraient pas quitté leur tâche. Le type ne savait rien évidemment. Il n'avait pas vu Manson depuis plusieurs jours. Il ne s'était pas inquiété. Les types comme lui et comme Manson ne s'inquiétaient à peu près de rien.

Majorel était rentré chez lui avec des bruissements plein les oreilles et des couleurs plein les yeux. Les bruissements des bobines et les couleurs des tissus. Le souvenir blafard des femmes affairées. Nous le retrouvons tard dans la nuit. Seul. Chez lui. Dans cet appartement de banlieue trop grand pour un seul homme, empli de trop d'absences. Livré au souvenir de cette journée de plus. De trop. Nous le voyons distinctement dans ce cliché du flic dans les lumières nocturnes de la solitude, un balcon ouvert sur la ville. C'est beau une ville la nuit, oui, vous ne trouvez pas ? À cet instant, nous ne pourrions pas dire si Majorel, lui, pense qu'elle est belle, cette ville-là, cette nuit-là.

Cette nuit sans elle. Une de plus. Une de trop. Cette nuit après cette journée. Cette enquête qui piétine. Ce Manson disparu de la circulation. Nous le voyons cogiter vainement. D'ailleurs, cogite-t-il vraiment, à cet instant précis où nous goûtons presque la chaleur de l'alcool qui glisse dans sa gorge comme les tissus tout à l'heure sur les machines. Mais si, souvenez-vous. L'atelier. Les couturières. Le gars dans les allées rectilignes. Pas le type au teint jaune, non, l'autre. Le collègue de Roger qui zyeutait. Vous y êtes ? Majorel, le type, là, c'est lui. Le flic, quoi. Tout seul chez lui. La nuit. Le cliché, oui, bon, je vous avais prévenus. Ah attendez, ça bouge. Mais qu'est-ce qu'il fout, ce con ? Encore un peu et il va sortir de notre champ de vision. C'est quoi, ce rideau en plein milieu du salon ? Ah ça y est, il se rassoit. Qu'est-ce qu'il a posé sur la table ? C'est quoi ce bocal ? Majorel, si tu pouvais te décaler un tout petit peu pour que nous puissions voir un peu de quoi il retourne, ce serait sympa pour nous. Parce que nous aurions besoin de comprendre, nous. Comprendre qu'est-ce qu'un type comme toi fout en pleine nuit avec cet air de fascination étrange devant ce bocal rempli d'insectes. Vous y comprenez quelque chose, vous ? Moi je patauge un peu dans cette histoire, je vous avoue. Peut-être parce qu'il se fait tard. Je vous propose que nous allions nous coucher. Nous y verrons peut-être plus clair demain.

Les parfums des livres envahissaient toujours Patrick d'un sentiment agréable. De sentiments contrastés mais toujours agréables. Certains révélaient une odeur âcre et entêtante, d'autres une senteur d'encre qui lui rappelait les bâtons de réglisse dont il raffolait enfant. D'autres encore exhalaient du feuilletage de leurs pages un effluve frais comme une brise derrière un voilage, ou un arôme de miel légèrement poivré. Sa librairie était emplie de trésors qu'il peinait parfois à partager. D'éditions anciennes rarissimes dont le prix n'était pas seulement dans la rareté mais dans la perfection de l'ouvrage, dans le savoir-faire des artisans qui leur avaient donné vie. D'éditions plus récentes et modestes mais qui recelaient elles aussi une vie singulière glissée partout entre les pages. De dictionnaires grouillant de planches de botanique, de zoologie ou d'entomologie, de créatures végétales et animales documentées par des hommes désormais retournés à la poussière des morts.

Le premier cadeau que Patrick avait fait à Lila était un livre. Pas très original pour un libraire, mais le cadeau était plus lourd de sens qu'il n'y paraissait. Patrick avait accepté l'idée de se défaire du livre. De l'offrir à Lila. De le laisser lui échapper et aller vivre une autre vie ailleurs – comme lui avait renoncé à

sa vie d'avant. Le livre rejoindrait sa bibliothèque à elle. Une étagère peut-être manufacturée dans ce siècle si pauvre qui était le leur, loin des grimoires jaunis par le temps. Lila sans doute n'avait pas prêté attention à ce qu'elle ne pouvait qu'ignorer alors. Un livre offert par un libraire, encore une fois, il n'y avait là rien que de très banal. Il ne s'agissait pas même d'une édition très ancienne. À peine le milieu du 20^e siècle. Les protagonistes étaient morts depuis belle lurette, n'écrivant plus que des lettres très aériennes ou souterraines. Celles qui étaient restées imprimées sur le papier étaient plus concrètes mais également pleines de sentiments éthérés et profonds. Les lettres de deux personnages emmêlés dans une histoire d'amour impossible comme il y en avait tant. Une histoire singulière toutefois, qui avait touché Patrick qui lui-même espérait qu'elle touche à son tour Lila. Celle d'un frère et d'une sœur. Un amour impossible, donc.

Depuis qu'il avait découvert ces lettres, Patrick aimait à promener ses propres souvenirs dans le parc de la Vallée-aux-Loups, comme deux siècles plus tôt Chateaubriand le faisait peut-être en songeant à Lucile, sœur disparue trop tôt pour avoir connu ce lieu qu'on disait enchanteur, voire animé de fluides fantastiques qui ressuscitaient les morts. Chateaubriand était arrivé dans ce lieu-dit encore désert en 1807, s'éloignant de Paris comme tant de

Parisiens souhaitaient le faire aujourd'hui. En quête d'un bout de verdure à quelques kilomètres de la capitale – deux heures de calèche en 1807, quelques minutes de RER en 2007. Lila connaissait à peine Chateaubriand et ignorait parfaitement l'existence d'une quelconque sœur – elle découvrirait plus tard que, sans compter les enfants mort-nés de la fratrie, l'auteur en avait quatre, dont deux étaient déjà décédées en 1807 et dont une seule lui survivrait. Lucile était la plus jeune des quatre. D'après son frère lui-même, elle « était grande et d'une beauté remarquable, mais sérieuse. Son visage pâle était accompagné de (...) cheveux noirs ; elle attachait souvent au ciel ou promenait autour d'elle des regards pleins de tristesse ou de joie. Sa démarche, sa voix, son sourire, sa physionomie avaient quelque chose de rêveur et de souffrant. » Le portrait craché de Patrick.

L'enquête de Majorel piétinait toujours. Paralysée dans les méandres des ateliers de couture où se nouaient toutes sortes d'histoires pas toujours très nettes. Le règlement de comptes dans lequel Manson paraissait impliqué restait irrésolu, et Manson introuvable. Pour que vous pigiez bien, il est sans doute utile à ce moment de l'histoire que nous précisions que ce gars-là, Manson, était à la tête d'un vaste réseau qui fournissait

aux ateliers des filles aux doigts agiles vendant leur temps contre quelques billets un peu sales. Principalement des coiffeuses ou des manucures avec un certain goût pour les fringues, les tissus et la confection. Des filles bien en règle qui se mêlaient avec une candeur déroutante aux ouvriers turcs et chinois. Le pouvoir d'attraction de Manson, sans doute. Car croyez-nous sur parole, notre gars savait y faire pour dénicher les filles. Le genre de gamines qu'on retrouve après le boulot dans quelque bistrot proche de leur salon ou de leur institut. Rêvant devant un apéro cacahuètes d'une vie au-delà des teintures, des mises en plis et des vernis. Pas malheureuses mais qu'on sent prêtes à s'accrocher à la moindre lueur de possible qui passerait par là.

Autant vous dire que Manson était de ces lueurs-là. Figurez-vous un peu le gaillard. Bel homme et bon parleur. Séducteur et déterminé. Élégant et flegmatique. Charismatique et intrigant. Avec juste ce qu'il faut d'étrangeté dans cet accent américain qui le rendait indéniablement attirant. En un mot, parfaitement embobinant. Il ne promettait pas grand-chose – quelques heures de main-d'œuvre contre une poignée d'argent – mais le plus souvent cela suffisait à attirer les filles dans les mailles de son réseau.

À la lumière de ce portrait parfaitement ressemblant, vous pourrez sans mal vous

représenter ce qui suit. Tous les mardis soirs à 19 h, une gamine prénommée Violaine quittait l'institut où elle travaillait et se rendait à quelques rues de là, *Chez René*. Martini blanc pour elle, gin tonic pour sa copine Léa. Une heure pour refaire le monde et reluquer avec envie les nouvelles robes dans les magazines de mode avant le retour au bercail. Ce mardi de novembre 1982, je vous le donne en mille, nous retrouvons Manson attablé lui aussi *Chez René*. En jetant un coup d'œil discret à la scène, vous comprendrez vite que ce soir-là, Violaine et Léa avaient écouté avec attention la proposition que Manson leur avait faite. Violaine se voyait déjà découpant soigneusement les tissus en suivant les patrons, assemblant et piquant, ajustant les dentelles, confectionnant les petites et grandes tenues qui animaient ses rêves, et déposant dans une boîte à bijoux quelques biftons pour l'avenir. En revanche, sa copine Léa s'en foutait visiblement complètement. Elle avait bien assez de boulot au salon avec ses vieilles permanentées.

« Quelque chose de rêveur et de souffrant... » Lila s'était longtemps demandé ce qui avait laissé chez Patrick cette empreinte mélancolique qui accompagnait leurs déambulations silencieuses dans le parc de la Vallée-aux-Loups. Depuis quelques semaines, Patrick était de surcroît comme

absent. Absorbé par une préoccupation secrète. Un dimanche de juin, il lui avait raconté avec des éclats dorés dans les yeux la légende incongrue qui flottait autour des ruches. Comme quoi les abeilles exauçaient les vœux. Lila se souvenait bien de ce couple farfelu entremêlant leurs exclamations, « Rhododendron ! — Dinde aux marrons ! », mais elle ne pouvait croire que Patrick avait accordé quelque crédit à ces incantations ridicules. En même temps, ne lui avait-il pas offert un kangourou censé chasser les mauvais esprits, et son livre de chevet n'avait-il pas été pendant un temps ce polar américain complètement déjanté intitulé *La nuit du kangourou* ? Qui plus est, elle avait découvert que Patrick nourrissait pour les insectes – et singulièrement ces « reines du désert » dont Chateaubriand avait raconté l'implantation dans les forêts et savanes américaines – une fascination presque morbide. Un mélange étrange de répulsion et d'attirance. Cela faisait beaucoup pour l'esprit parfaitement cartésien de Lila.

Pendant un temps, elle avait pensé trouver dans les lettres de Lucile et de Chateaubriand une réponse aux questions que Patrick esquivait, mais n'avait rien découvert qu'un attachement dévastateur qui avait jeté la sœur dans les bras d'une mort hâtée et la fosse commune, et le frère dans ceux de l'absence – une de plus. Rien qui

puisse éclairer le mystère qui entourait Patrick. Patrick qui manifestement n'avait pas de sœur et ne semblait souffrir d'aucune absence à part la sienne. Absence qui manifestement ne le faisait nullement souffrir mais à laquelle il s'abandonnait au contraire avec un contentement nouveau. Il étudiait avec un regain d'intérêt les ouvrages d'entomologie qu'il conservait dans sa librairie, illustrés de planches où étaient épinglés, plus vrais que nature, toutes sortes d'insectes scientifiquement répertoriés et documentés. Cela valait toujours mieux que ces histoires de sortilèges qui bourdonnaient autour des abeilles de la Vallée-aux-Loups, pensait naïvement Lila.

Mais revenons-en à Manson. L'Amerloque n'avait pas menti sur le fric que les filles pouvaient se faire à l'atelier. D'après nos informations, Violaine disparaissait plusieurs nuits par semaine et piquait tant qu'elle pouvait, émerveillée par les chiffons qui devenaient robes, chemisiers et bustiers. Car Manson pour sûr ne faisait pas dans le tout-venant. Plutôt dans la soie, la dentelle et le strass. Et comme les filles de son âge, Violaine aimait ce qui brillait. Les vernis colorés sur les ongles comme les paillettes sur les tissus lamés. Elle avait ri quand Manson lui avait appris que le mot taffetas désignait également les billets de banque par analogie avec le bruit

que faisait le froissement du tissu. Moins quand il lui avait proposé quelques coupures de plus pour à peine quelques minutes à passer avec le type au teint jaune qui tenait l'atelier. Elle lui avait claqué la porte à la gueule, et refermé la boîte à bijoux. Après vingt mois de couture, elle n'avait certes pas de quoi aller en Amérique mais assez pour le beurre dans les épinards et le miel sur les tartines.

Trois mois plus tard, on avait retrouvé le corps de la jeune fille dans un arboretum de la région parisienne, au pied d'un cyprès chauve de Louisiane et la bouche pleine de cadavres d'abeilles.

L'été avait passé sur la Vallée-aux-Loups comme ailleurs, offrant à Patrick et Lila la quiétude de ses allées. En cette fin de septembre étonnamment douce, le parc accueillait pour plusieurs jours un manège à l'ancienne sur lequel tournait immobile un équipage hétéroclite d'animaux évoqués par Chateaubriand dans ses écrits : ours, crocodile, lion, bison, éléphant, renne, écureuil, serpent... Patrick paraissait comme hypnotisé par cette ronde douée d'éternité. Captivé aussi par une fillette prénommée Nougat qui contait à qui voulait l'entendre des histoires de Père Noël et de ruche aux miracles.

Voulant en avoir le cœur net, et profitant en ce jeudi ordinaire de l'absence de Lila, il se laissa enfermer dans le parc. Si la légende était vraie, à

la tombée du jour les choses prendraient peut-être une autre tournure. Dans l'après-midi, des visiteurs avaient pu apercevoir Patrick tout près des ruches. Leur chuchotant une histoire qu'il semblait tisser de sa propre mémoire, comme il aurait confié à une fontaine magique un vœu énigmatique. Quand vint la nuit, il s'assit sur un banc près du manège et attendit, ainsi que le lui avait indiqué Nougat. La fillette lui avait aussi précisé qu'il lui fallait apporter un objet relais. Il avait posé le bocal à sa gauche sur le banc.

Du côté de notre Majorel – notez qu'une certaine familiarité s'est installée entre nous –, l'étau se resserrait autour de Manson. L'une de ses planques avait été fouillée – un appartement austère et froid qui avait tout l'air d'être inhabité depuis un bail. De fil en aiguille, Majorel et ses gars découvrirent que Manson était parti depuis plusieurs semaines en Louisiane, refiletant la tête de son réseau à l'un de ses acolytes. Pour la compréhension de notre histoire – et ne pas vous perdre dans des détails inutiles –, il nous suffira ici de vous garantir que le règlement de comptes sur lequel portait l'enquête de Majorel ne tarda pas à être élucidé. Les petites frappes qui entouraient Manson n'avaient pas son sang-froid et crachèrent vite le morceau. Mais ça, c'était comme qui dirait l'arbre qui cachait la forêt.

Car au détour d'une canalisation, les choses prirent incontestablement une autre tournure.

Un des collègues de Majorel avait en effet dégotté sous la baignoire de l'appartement, planquée derrière le coffrage carrelé, une boîte en bois assez grande pour contenir un flingue et sûrement quelques liasses de fric. Mais rien de tout cela n'était apparu à Majorel quand il avait ouvert la boîte que lui avait refilée Roger, manifestement plus légère que le bon kilo escompté pour une arme de poing. Majorel y avait découvert plusieurs articles de presse un peu jaunis, et dans un étui en tissu quelques bijoux auxquels il n'avait pas prêté attention sur le coup. Le vertige avait attendu son retour au poste pour le faucher en plein cœur.

Vers minuit, le manège de la Vallée-aux-Loups s'illumina d'une myriade de lucioles réunies là comme par magie. Patrick aperçut clairement les bottes rouges de Nougat dont le caoutchouc brillait dans la nuit comme une flammèche échappée d'un brasier. Les yeux de la fillette luisaient également étrangement, tandis qu'un bourdonnement sourd et cristallin à la fois enveloppait les animaux en bois peint d'un halo musical fantastique.

Sur le manège, une jeune fille en robe diaphane apparut à Patrick comme échappée d'un rêve. Alanguie sur le serpent, elle avait les joues roses

et les pieds nus, blancs comme la neige. Elle ressemblait étrangement à Lucile de Chateaubriand, ainsi éclairée par la lune qui s'était invitée dans le décor, cachée par intermittence derrière de sombres nuages. Un peu plus loin, dans le ventre du crocodile, une jeune fille émergeait lentement d'un sommeil qui paraissait de plomb. Elle était visiblement plus jeune que Lucile. Une vingtaine d'années à peine. Patrick ne la distingua nettement que quand elle déploya son corps en bâillant, s'étirant comme un chat du fond de la cavité qui lui servait d'alcôve. Elle portait à son cou une chaîne en argent au bout de laquelle brillait un petit kangourou serti d'une améthyste.

De retour au poste, Majorel était clairement soulagé par la bonne tournure que prenait l'enquête. Comme nous vous l'avons assuré tout à l'heure, dans quelques jours celle-ci serait réglée. Mais à l'heure où je vous parle, il y avait encore cette boîte. Souvenez-vous, la boîte trouvée chez Manson. Eh bien maintenant la boîte était là, posée sur le bureau de Majorel comme la forêt cachée derrière l'arbre. Les coupures de presse et les bijoux. Sur le coup, tout disait que c'était lié à l'enquête, le réseau des ateliers de couture et le règlement de comptes. Mais les articles lui avaient remué les tripes, à Majorel. Tout juste s'il n'avait tourné pas de l'œil. Notez bien

qu'à sa place, nous n'aurions sûrement pas fait les fiers non plus. Sur les manchettes s'étalaient en gras les crimes du tueur aux insectes qui sévissait depuis plusieurs années dans l'ouest parisien. Dessous, en plus petit, gisaient les noms des victimes dans les colonnes sordides qui débattaient les meurtres : Marjorie, Blanche, Christine, Sophie, Violaine... Mais quel était le rapport avec Manson ? s'interrogeait Majorel. Il était fasciné par ce type – le tueur aux insectes – ou quoi ?

Dans la séquence suivante, Majorel avait sorti les bijoux de leur étui en tissu. Voyant au premier coup d'œil qu'ils n'avaient rien de très précieux. En déduisant dans la foulée que ce n'était pas leur valeur qui avait motivé leur vol. C'était vraiment à n'y rien comprendre... Majorel pourtant n'avait pas tardé à dénouer les fils. Nous n'oublierons pas de sitôt sa tête quand l'évidence lui cracha sa vérité au visage. Au milieu des colliers, boucles et bracelets entremêlés, conservés par Manson comme autant de trophées, brillait une améthyste incrustée au centre d'un kangourou en argent attaché à une fine chaîne. Il ne faisait aucun doute pour Majorel que ce bijou était celui de sa sœur Violaine, retrouvée morte l'année précédente, des cadavres d'abeilles dans la bouche.

Patrick n'en croyait pas ses yeux. Nougat avait

donc dit vrai du haut de ses bottes rouges. Les abeilles exauçaient bien les vœux. Pour le sien en tout cas, le miracle avait eu lieu. Violaine, figée dans ses vingt ans, lui souriait dans le parc de la Vallée-aux-Loups.

L'enquête de Majorel avait bel et bien pris une autre tournure. Les flics qui traquaient le tueur aux insectes s'étaient mis illico sur la trace de Manson, vite repêché dans un coin paumé de Louisiane – mais ceci était une autre histoire. Cela ne concernait plus Majorel. Sur un plan professionnel en tout cas.

Pour le reste, Majorel avait-il jamais été concerné par autre chose que cette absence, cette vie sans sa sœur, ce souvenir tournant dans sa tête comme un insecte dans un bocal ?

Il était temps pour lui de changer de vie. De tourner la page.

Patrick Majorel était désormais libraire.

Il avait quitté la police depuis plus de vingt ans quand le miracle de la Vallée-aux-Loups se produisit.

Patrick Majorel avait retrouvé sa sœur Violaine.

Il avait perdu Lila, qui elle-même avait perdu Patrick sur les chemins bourdonnants d'une quête qui la dépassait – trop perchée pour elle, décidément.

Préface	11
Fabienne Mirbeau La petite gigoteuse	17
Claude Fontaine Les petites nuits de la Vallée-aux-Loups	41
Olivier Mourgeon Un témoin digne de confiance	53
Dominique M. De l'autre côté	65
Élisabeth Tarrade La disparition	87
Pascale Hamon La bête noire de Fanny	93
Liane Copel Éternel dodo	103
Laurence Verdier Dododendron	129
Olivia Sanchez Chevilles ouvrières	141

Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison
de Chateaubriand

Directeur : Bernard Degout
Directeur délégué aux publics : Véronique Martin-Baudouin

87, rue de Chateaubriand
92290 Châtenay-Malabry
01 55 52 13 00
<https://vallee-aux-loups.hauts-de-seine.fr>

Reproduction interdite © tous droits réservés
Août 2021

Quelle mince frontière sépare le réel de l'imaginaire, la vérité de la fiction ? Cette frontière existe-t-elle d'ailleurs ?

Comme le dit Leo Richter, l'un des personnages de *Gloire*, roman de Daniel Kehlmann, « nous sommes toujours dans des histoires. (...) Des histoires dans des histoires dans des histoires. On ne sait jamais où l'une finit ni où l'autre commence ! En vérité, elles se confondent toutes. Elles ne sont clairement séparées que dans les livres ».

Emportés par l'auteure Laurence Verdier, partez à la découverte d'histoires croisées créées à l'issue de multiples carambolages d'imaginations ! Un voyage collectif où, de la Louisiane à la Vallée-aux-Loups, s'entremêlent récits initiatiques et fantastiques, rencontres surprenantes, intrigues policières et aventures insoupçonnées.

Un patchwork bigarré tramé dans l'ombre tutélaire de Chateaubriand et de ses arbres enracinés dans une terre pour longtemps féconde et inspirante.